



## NORMAN McLAREN

### □ Le fonctionnaire, l'inventeur et l'artiste

NATHALIE PETROWSKI

C'ÉTAIT un artiste. Un vrai de vrai. Un artiste comme il ne s'en fait plus, un artiste doublé d'un chercheur toujours prêt à remettre en cause ce qu'il avait découvert la veille, usant de patience et de passion pour aller jusqu'au bout, et un peu plus loin encore. De l'autre côté des choses.

C'était un artiste. C'était aussi un fonctionnaire. Un vrai de vrai. Méthodique et méticuleux, prêt à servir l'intérêt public avant le sien propre, insistant sur le fait qu'il de-

vait tout à l'Office national du film (ONF), cette institution qui n'aurait jamais connu le rayonnement qu'elle a connu sans lui.

Quarante-quatre années de loyaux services au département de l'animation de l'ONF, qu'il a mis sur pied en 1942 à la demande de John Grierson. « Un salaire de 40 dollars par semaine, un lit au "Y", et les billets de tramway, plus la possibilité de faire des films. » Telle fut la proposition de John Grierson. McLaren l'accepta d'emblée.

Pas une seule fois dans cette longue carrière, où il a produit quelque 84 films pour une durée de

taille de six heures et reçu, entre 1951 et 1960, 112 prix dont l'Oscar en 1953 pour *Neighbours* et la Palme d'or à Cannes en 1956 pour *Blinkity Blank*, jamais Norman McLaren n'a songé à abandonner le navire pour voguer vers d'autres rivages.

L'ONF était son habitat naturel, son laboratoire, son incubateur. Son lieu. On pouvait l'y trouver à toute heure du jour et parfois de la nuit, dans les couloirs ou en conversation à la cafétéria. C'est, d'ailleurs, à la cafétéria de l'ONF qu'on a fêté sa retraite, il y a deux

Voix page B-4 : l'artiste

MARCEL JEAN

NORMAN McLAREN n'a jamais cru que Louis et Auguste Lumière avaient inventé le cinéma. Pour lui, le cinéma était à inventer, et son invention pouvait prendre des siècles. À ce propos, il disait : « Je prends plaisir à inventer par le moyen de techniques qui m'imposent de grandes difficultés. Je m'amuse devant les problèmes à résoudre. En fait, je suis peut-être plus un inventeur qu'un artiste. » (Séquences n° 42, octobre 1955).

Cette attitude n'allait pas de soi. À preuve, il était l'un des seuls à l'avoir adoptée. L'un des seuls à refuser de s'asseoir sur les découvertes des autres, l'un des seuls à ouvrir de nouvelles voies, film après film. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'avait pas subi d'influences. Il s'en reconnaissait lui-même au moins quatre. D'abord, Oskar Fischinger (1900-1967), cinéaste d'animation allemand dont les films, dès les années 20, firent découvrir à McLaren la voie de l'abstraction. Ensuite, le Français Emile Cohl (1857-1938), ce pionnier de l'animation dont l'oeuvre frappa McLaren par la pureté et

la simplicité de ses lignes. Puis, Alexandre Alexeïeff (1901-1982), le père de l'écran d'épingles, dont l'imagination prodigieuse marqua le cinéaste. Enfin, le Néo-Zélandais Len Lye (1901-1980), qui allait lui désigner de nouvelles pistes en inventant la technique de dessin directement sur la pellicule (*Color Box*, 1935).

À partir de là, McLaren allait innover. Dès 1937, alors qu'il est encore à l'emploi du service du film du Bureau de poste général de Londres, il tente ses premières expériences de dessin directement

Voix page B-4 : l'inventeur



Suzanne Jacob : des personnages tout à fait narcissiques.

JEAN ROYER

IL Y A deux Suzanne Jacob : celle qui chante et celle qui écrit. Les deux personnages éclatent de rire en même temps quand il faut répondre aux questions les plus directes. Elles cultivent le mystère et s'en retournent chez elles préciser leur sentiment de vivre : l'une à Paris pour chanter, l'autre à Montréal pour écrire. Elles sont les jumelles vulnérables d'un monde qui semble les traverser violemment. Elles questionnent l'espace et le temps avec la même passion.

Je les ai rencontrées toutes les deux, cette semaine, à l'occasion de la parution de *La Passion de Galatée*, leur troisième roman, publié au Seuil. Mais, de grâce, corrigez la faute de l'éditeur français en page couverture et mettez un P majuscule à Passion. La Passion de Galatée, c'est celle de son chemin vers la connaissance de soi. Cette sorte de calvaire ontologique contient toutes les autres petites passions qui nous relient aux autres. « La Passion de Galatée, me dira Suzanne Jacob, c'est ce chemin où

## SUZANNE JACOB

### □ Les grands boulevards intérieurs

parcourir une série d'événements — épreuves et plaisirs — pour arriver à l'acte. »

Chantera-t-elle, chantera-t-elle pas ? Galatée rencontrera beaucoup de monde sur son chemin pour le savoir. Ces personnages hétéroclites dessinent son âme et lui donnent des musiques intérieures : Augustine, Cyrille, Titi, Pigue, Sylvie Nord, Puis Baldwin et Babey, Bottes Boulé et l'Araignée, Le Bourru et Nathe. Voilà autant d'histoires qui feront celle de Galatée dite Gala. Mais il y a, dit le roman, deux Gala. Une qui discute de la question de Dieu avec la vitre du wagon du train qui roule vers Montréal, et la deuxième qui se prend pour la réalité depuis le début de l'éternité.

Galatée, vous connaissez ? Avez-vous oublié votre mythologie ? Alors, un petit effort. Bon. Eh bien,

rappelez-vous Pygmalion : la statue qu'il anime, cette image qu'il se donne de la femme et de lui-même. Vous y êtes. Galatée, c'est celle qu'on oublie toujours et qui pourtant a fait vivre Pygmalion jusqu'à nous. « Elle a trouvé son Pygmalion », disaient nos aînés de certaines femmes qui réussissaient à devenir quelqu'un.

« Je n'ai jamais été très sensible à la légende de Pygmalion jusqu'à ce que je me pose des questions sur la statue elle-même, me lance Suzanne Jacob. Une fois animée, Galatée a-t-elle compris le monde tout de suite ? Elle s'est allumée une cigarette, et puis quoi ? Pygmalion a-t-il sculpté en elle les codes et les façons d'agir ? S'est-elle mise à éprouver quelque chose tout de suite et d'elle-même ? Je me disais que cette femme-là n'a pas d'image de soi, puisque c'est Pygmalion qui

l'a, l'image d'elle ! Comment fera-t-elle pour poser ses actes ? »

Pendant qu'elle se questionnait sur Galatée, Suzanne Jacob a hérité d'un manuscrit de son grand-père, un roman qu'il avait travaillé toute sa vie sans jamais le publier. Devinez quoi : c'était l'histoire d'un Pygmalion. Un homme d'âge mûr rencontre une jeune femme dont il dirige l'énergie vers la culture. Grand rire !

« La question de Galatée me paraissait drôle et importante du côté mythologique. Mais, plus je m'interrogeais, plus je m'apercevais qu'elle était très actuelle et correspondait à notre monde. Nous vivons dans un univers façonné : une sorte de super-Pygmalion dont on ne peut préciser la présence. Et chacun va essayer de trouver l'image

Suite à la page B-5

ROBIN NORWOOD

## CES FEMMES QUI AIMENT TROP

La radioscopie des amours excessives

Si vous vous retrouvez toujours ensorcelés par des hommes qui ne vous aiment pas ou ne savent pas vous aimer...  
Ce livre est fait pour vous!

BEST SELLER No 1 AUX  
ÉTATS-UNIS DEPUIS UN AN



COLLECTION PARCOURS  
dirigée par Josette Stanké

Stanké

BEST  
SELLER EN  
FLÈCHE  
AU  
QUÉBEC

# LE DEVOIR CULTUREL

## LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

**L'Incunable** — Le dernier numéro de *L'Incunable*, la revue de la Bibliothèque nationale, paraîtra en février, du moins sous sa forme actuelle de revue exclusivement littéraire. Ainsi en ont décidé le conservateur en chef de la BN, Georges Cartier, et son ministre, Lise Bacon, qui a coupé ses budgets. Mais ce n'est pas une décision exclusivement administrative, nous dit M. Cartier. Il est vrai que les coupures sont importantes mais il faut aussi considérer que la revue de la BN doit refléter un ensemble d'activités qui ne sont pas seulement littéraires.

Actuellement, *L'Incunable* rend compte d'événements et publications littéraires. Il en coûte environ \$22,000 pour la produire, sans compter les salaires des fonctionnaires qui la rédigent. Un de ceux-là, Louis Chantigny, avait offert au ministre des Affaires culturelles de prendre la revue en charge à titre personnel, moyennant une subvention de production, et de prouver l'utilité et la rentabilité de *L'Incunable* comme revue littéraire. Mais M. Chantigny a reçu un non catégorique du ministre des Affaires culturelles.

D'abord, *L'Incunable* est une revue de la BN et non pas une publication privée. Ensuite, le MAC subventionnée déjà plusieurs autres revues d'intérêt littéraire au Québec. Enfin, le rôle de *L'Incunable*, désormais, si les budgets en permettent la production, sera de rendre compte de l'ensemble des activités de la Bibliothèque nationale.

Quant à M. Cartier, qui dirige la BN pour la deuxième fois de sa carrière, il note qu'entre son départ de la BN en 1973 et son retour en 1986, le nombre de postes reste autour de 125. Ce qui montre que les budgets n'ont pas beaucoup bougé, tandis que les besoins ne cessent d'augmenter.

**Liberté** — La revue *Liberté* consacre sa récente livraison (n° 169) au regretté André Belleau. Préparé par Fernand Ouellette et François Ricard, ce numéro comporte des études et des hommages d'une vingtaine d'intellectuels et amis de l'écrivain mort en septembre dernier. Ce numéro comprend aussi deux entretiens avec Belleau et l'homélie que Fernand Ouellette prononça lors de ses funérailles.

D'autre part, on annonce que Jean-Pierre Issenbuth accède au poste de rédacteur en chef de la revue dirigée par François Hébert. L'équipe de *Liberté* prépare un numéro sur les rapports entre *écrire* et *penser*. Les autres thèmes des numéros à venir sont « l'autre Grèce », l'architecture et la langue. Ce numéro spécial sur « la langue au Québec » paraîtra en mars et se vendra en librairie au prix symbolique et défiant toute concurrence de 101 cents.

**Prix John-Glassco** — Le prix de traduction en hommage à John Glassco est ouvert cette année jusqu'au 20 février. Ce prix de \$ 500 couronne une première traduction littéraire parue chez un éditeur canadien au cours de l'année précédente. Tous les genres sont admissibles.

Le prix John-Glassco de 1985 était allé à Carole Noël, de Québec, pour sa traduction *On n'en meurt pas*, manuscrit russe inédit d'Olga Boutenko aux éditions du Beffroi.

Les titres proposés au concours doivent être envoyés en trois exemplaires à l'Association des traducteurs littéraires, 41, avenue Chesterfield, Montréal, H3Y 2M4.

**Prix littéraire de Laval** — Avant Montréal, la Ville de Laval patronne son Grand Prix littéraire, initié par la Société littéraire de Laval et commandité par la Fédération des caisses Desjardins du Québec et la caisse de Laval Saint-Laurent. Le concours, doté de quatre prix (\$ 1,000, \$ 750, \$ 500 et \$ 250), est ouvert à tout résident de Laval. Les textes soumis, dans tous les genres,

doivent avoir entre une et 15 pages dactylographiées et être enregistrés sous un pseudonyme inscrit en haut de la première page. Une enveloppe cachetée devra contenir le nom réel et les coordonnées de l'écrivain.

L'adresse du concours : Société littéraire de Laval, à l'attention de Michel Cailloux, 3562, rue de l'Abbé-Desrosiers, Laval, H7E 2K5.

**Chez Hermès** — Le romancier François Barcelo rencontrera le public aujourd'hui de 14 h à 16 h à la librairie Hermès, avenue Laurier ouest.

**Les ondes littéraires** — À ne pas manquer : la reprise de l'émission de Pivrot sur la chanson, avec Guy Béart, le chansonnier propre, et Serge Gainsbourg, le dandy (belle prise de bec), avec Anne Sylvestre et Pierre Perret et des chansons de Yves Duteil et Léo Ferré. À 14 h 30 à TVFQ, demain. Au réseau Quatre Saisons à 22 h 30, demain, l'émission *Claude, Albert et les autres* à pour thème « Errance et nostalgie ». Au réseau MF de Radio-Canada, mardi soir à 21 h 30, l'émission *En toutes lettres*, animée par Réjane Bougé, propose un tour de l'actualité littéraire québécoise. Au réseau AM, chaque jour à 13 h, Suzanne Giguère propose une rencontre autour de l'œuvre d'un écrivain, aux *Belles Heures*. Demain à CIBL-MF (104.5), à son émission *Textes*, à 19 h, Yves Boisvert lit des poèmes du Chilien Alberto Kurapel. Le poète chilien vient aussi de faire paraître un nouveau disque de ses chansons.

## Un ballon crevé

### LETTRES AMÉRICAINES

GUY FERLAND

★ Thomas Farber, *La Courbe du chien*, traduit de l'anglais par Philippe Mikriammos, Gallimard, collection « Du monde entier », 172 pages.

DEUX FRÈRES et deux femmes. Voilà les éléments de base de *La Courbe du chien*. Pour relier ces ingrédients : le téléphone, les langues étrangères et un ballon de football américain. C'est tout. Une combinatoire à quatre éléments. La vacuité des relations humaines entre Américains ressort ici dans toute son énormité et sa platitude. Mais ce n'est pas suffisant pour faire de ce livre un roman qui se tienne.

Thomas Farber, qui en est à son premier roman, raconte la relation tendue entre deux frères qui vivent chacun de son côté, l'un à Boston, l'autre à San Francisco. Ils se téléphonent souvent, sans avoir véritablement quelque chose à se dire. Le narrateur, libraire de livres d'occasion à San Francisco, est fasciné par les spirales. Cela remonte à son enfance, lorsqu'il s'est interrogé sur la courbe décrite par les ballons de football (d'où le titre *La Courbe du chien*). Depuis ce temps, il ne cesse

de lancer le ballon à son frère aussitôt qu'ils se voient et à se documenter sur les spirales.

La vie passe sur les deux frères mais ne les touche pas, même si elle laisse quelques marques. Tous les deux se marient et divorcent. Tous les deux semblent vivre dans une espèce de spleen rempli de la nostalgie de leur enfance. Tous les deux sont « malheureux », mais on ne sait pas pourquoi. Les différences entre les deux frères sont presque imperceptibles. L'un est le miroir de l'autre.

Où nous mène le narrateur à travers tout cela ? On se le demande. L'auteur ne semble pas le savoir, non plus. Ses divers incidents dans la vie quotidienne du narrateur, qui forment la trame du récit, ne mènent nulle part. Le portrait d'une société ? C'est bien mince. Aucune innovation littéraire ne souligne quoi que ce soit. Malgré quelques belles pages sur diverses anecdotes tirées du quotidien, Thomas Farber divague le plus souvent. Signalons, finalement, la traduction boiteuse de ce livre. Le traducteur ne fait pas la différence entre le football américain et le base-ball. Ce qui nous vaut une note assez hilarante : [le base-ball est un] « jeu ressemblant beaucoup au football américain, mais pratiqué sur un terrain plus petit et selon des règles quelque peu différents (sept tours de batte au lieu de neuf, etc.) (N.D.T.) ». Je passe sous silence d'autres incongruités, telle celle de nommer systématiquement un quart-arrière, un « trois-quarts arrière ». Bref, on ne comprend pas pourquoi les éditions Gallimard ont traduit ce roman américain, et avec si peu de soin.

## LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

### NOUVELLES

Roger Magini, *Saint Cooperblack*, Les Herbes rouges, 126 pages. Ce recueil de nouvelles surprend. On ne sait pas comment cerner cet objet. Disons qu'il s'agit de trois nouvelles « phénoménologiques »... La première (« Saint Cooperblack ») a pour sujet la voix et le silence, c'est-à-dire la communication. La deuxième traite du lieu (« Topos ») et la troisième, de la perception. Chaque récit analyse, avec perspicacité, les rapports du Moi au monde. Et tout cela est écrit d'une main de maître. En lisant ces nouvelles, on pense à Kafka et à Borgès. Et, en plus, cet écrivain a un style bien à lui.

David Leavitt, *Quelques pas de danse en famille*, nouvelles traduites de l'américain par Jean-Yves Pouilloux, Denoël, 233 pages. Ce livre a fait fureur aux États-Unis, en Italie, en Allemagne et en France. L'auteur a 25 ans et il parle des problèmes contemporains. A travers ces neuf nouvelles, David Leavitt se demande, avec une grande acuité, si toute vérité est bonne à dire. La maîtrise de la narration de l'auteur est remarquable. Il excelle particulièrement dans l'art du sous-entendu.

Emily Prager, *Les Pieds bandés*, nouvelles traduites de l'américain par Claire Fargeot et Elisabeth Gille, Denoël, 215 pages. Ce jeune auteur n'a pas peur des exagérations. En effet, elle met l'accent sur le côté scabreux des choses. Elle imagine, par exemple, une arme diabolique insérée dans les vagins d'un régiment de soldats au Viêt-nam. Ou encore, une réunion d'anciennes élèves, qui tourne à l'orgie, etc.

**CHANDLER**  
Raymond Chandler, *Playback*, scénario inédit, Ramsay, 202 pages. En 1946, Chandler signe un contrat farineux avec Universal. On le paie \$ 4,000 par semaine pour écrire des scénarios... Il écrit alors *Playback*, son meilleur scénario. Malheureusement, le film ne sera jamais tourné. En 1958, Chandler reprend le scénario et en fait un roman, *Charade pour écroulés*. C'est la version définitive du scénario original, datée du 24 mars 1948, qui vient d'être éditée.

**MUSICOLOGIE**  
Louise Bail-Milot, Jean Papineau-Couture : *la vie, la carrière et l'oeuvre*, Hurtubise/HMH, Cahiers du Québec, collection « Musique », 319 pages. Pour ouvrir en grand cette nouvelle collection « musique », les Cahiers du Québec ne pouvaient trouver mieux que cette publication d'une étude sur la vie et l'oeuvre d'un des piliers de la musique contemporaine canadienne. Jean Papineau-Couture, en effet, a toujours été un défenseur du statut du compositeur et un ardent promoteur de la musique canadienne. Louise Bail-Milot nous montre, à travers une biographie et une analyse serrée de 70 oeuvres du compositeur, la portée de ses engagements et de son influence de créateur.

**CINÉMA**  
Luis Buñuel, *Mon dernier soupir*, Ramsay, collection « Poche cinéma », 320 pages. Un livre semi-biographique à la manière du grand cinéaste. Buñuel (mort en 1983) raconte des épisodes de sa vie, il se laisse entraîner dans des digressions savoureuses et il revient, comme par enchantement, à son propos de départ. Une sorte de rêverie où les images tissent la trame du récit.



## LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

Pris aux mots (1)

### Du culot et du bon usage

DICTIONNAIRES, palabres et jeux de mots se sont empilés sur mon bureau autour des Fêtes. On a beau se plaindre de la piètre qualité de l'enseignement du français dans nos écoles, de la pauvreté du vocabulaire de nos étudiants jusqu'à l'université, on ne peut vraiment pas accuser les éditeurs de négliger leur travail éducatif pour une langue bien pendue et une tête bien faite.

**LA grammaire**. Maurice Grevisse (1895-1980) aura été à la grammaire ce que Pierre Larousse fut au dictionnaire. La maison Jules Duculot, de Gembloux, qui édite et imprime *Le Bon Usage*, lançait récemment une 12e édition, renouvelée et refondue par André Goosse (gendre de Grevisse), de ce classique né il y a un demi-siècle (1936). C'est dire que des générations d'écoliers ont fait l'apprentissage de la grammaire sous la bienveillante férule de M. Grevisse (qu'on persiste ici à prononcer avec l'accent aïgu comme dans « gréviste ») et qu'il faudrait être tout à fait ignare pour penser que *Le Bon Usage* est un manuel d'étiquette destiné aux femmes du monde qui veulent bien recevoir !

S'il est vrai, comme le prétendent les gens de Neufchâtel (Suisse), que c'est dans leur canton que se parle le meilleur français, accordons aux Belges l'honneur de nous avoir donné la crème de la grammaire française : Maurice Grevisse, né dans la province belge du Luxembourg, était professeur à l'école de cadets de l'armée de son pays lorsqu'il rédigea son *Bon Usage*. La première édition, qui comptait 704 pages, avait été tirée à seulement 3,000 exemplaires. Celle du cinquantenaire à 1,800 pages et l'ouvrage a dépassé il y a longtemps le million d'exemplaires vendus.

Intéressante citation tirée d'une brochure diffusée par Duculot pour ce 50e anniversaire : « Je connais tel coin du Canada, où, au moment de prêter serment de fidélité à la Reine pour une naturalisation ou un rite de service public, on jure sur le Grevisse si on n'a pas une Bible sous la main » (Colette Boillon, *La Croix*). (*Le Bon Usage* est diffusé au Québec par les Éditions du renouveau pédagogique.)

**Pour les petits**. Larousse (diffusé ici par les Éditions françaises) lançait avant Noël les mises à jour, en « édition canadienne », de deux Larousse destinés aux enfants : le *Mini débutants* et le *Maxi débutants*. Le premier (512 pages) définit, exemples et contextes à l'appui, 5,400 mots du vocabulaire courant et s'agrément de 500 illustrations en couleurs. Il est destiné aux petits de sept ans et plus.

Quant au *Maxi débutants*, conçu pour les enfants de neuf à 11 ans, il définit 20,000 mots et offre 104 planches en couleurs. On trouve en annexe un fort intéressant dossier sur l'histoire et la géographie de la langue française et des tableaux sur la prononciation et la ponctuation, les préfixes et suffixes, les racines grecques et latines, les principales difficultés grammaticales et les conjugaisons.

Les deux dictionnaires ont été approuvés par le ministère de l'Éducation en fonction des nouveaux programmes d'études. Le *Mini* et le *Maxi* (version enrichie du *Nouveau Larousse des débutants*), tous deux sous reliure cartonnée, se vendent respectivement \$ 17.95 et \$ 19.95 en librairie.

(La semaine prochaine :

*L'esprit qu'on veut avoir...*)

## Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

samedi 31 janvier de 14h à 16h  
FRANÇOIS BARCELO  
auteur de  
*Aaa, Aah, Ha ou les amours malaisées*  
Éditions l'HEXAGONE

samedi 14 février de 14h à 16h  
YVON RIVARD  
auteur de  
*Les silences du Corbeau*  
Éditions du Boréal

de 9 à 9  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
Outremont, Montréal  
tél. : 274-3669

VENTE DE **FERMETURE**

LIVRES — BANDES DESSINÉES — DICTIONNAIRES, ETC.

JUSQU'À **70%** DE RABAIS

FIN DE BAIL — TOUT DOIT ÊTRE VENDU

OUVERT LE DIMANCHE

LIBRAIRIE ALIRE — 450, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

**LIQUIDATION**

Vient de paraître chez **PAYOT**

Claire Sakmon-Bayet

**PASTEUR ET LA REVOLUTION PASTORIENNE**

Payot

**Médecine et sociétés**  
436 pages 52,25

La révolution pastoriennne vue comme un phénomène global, avec ses implications scientifiques, institutionnelles et sociales.

**Romans de l'histoire**  
321 pages 28,75

Dans le cadre de l'Europe du dix-huitième siècle, un roman historique modèle, fait de personnages et de situations pittoresques.

**Bibliothèque historique**  
311 pages 26,25

Une démonstration précise de la théorie de l'auteur dans le cadre du contexte biblique et un relevé détaillé des résultats de ses fouilles

**LE RÉALISME SOCIALISTE**  
UNE ESTHÉTIQUE IMPOSSIBLE

Wladimir Fozdarovitch Régine Robin

**Aux origines de notre temps**  
347 pages 46,95

Ouvrage de synthèse sur le réalisme socialiste des années trente et son émergence dans la société soviétique.

**DIFFUSION RAFFIN**  
7870, FLEURICOURT, ST-LÉONARD, P. QUÉ.

**PSI**

Des livres pour votre ordinateur

**SUPER JEUX MACINTOSH**  
50 programmes de jeux en basic

**SUPER JEUX MACINTOSH**

Pour apprendre à construire des programmes utilisant la souris, les fenêtres de dialogue et la barre de menu, voici 50 programmes de jeux d'adresse, de réflexion et de hasard.

42,25 \$

**CLEFS POUR ATARI ST GEM**

Toute information concernant les applications sous GEM est facilement accessible dans ce mémento, qui constitue aussi un recueil d'astuces permettant d'éviter les erreurs des compilateurs C.

75,00 \$

Diffusion Prologue Inc.  
Tél. : (514) 332-5860  
Ext. : 1-800-361-5751

Numéro spécial de RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES, 3-1986

Louise Corriveau  
**Tensions et tendances dans les cégeps aujourd'hui**

Vincent Lemieux et Pierre Joubert  
**Administration, politique et collégialité: les modes de gouverner dans les cégeps**

Pierre W. Bélanger et Paul Béland  
**L'impact de la pédagogie sur les apprentissages: le cas de Limoulu**

Louise Lacour-Brossard  
**Les étudiants en sciences humaines**

Pierre Chenard  
**Le passage du cégep à l'université**

François Vaillancourt et Irène Henriques  
**La rentabilité des études collégiales.**

Jean-Paul Desbines et Jean Gould  
**De l'école des frères au cégep.**

Comptes rendus d'ouvrages sur les cégeps

en vente dans toutes les bonnes librairies, seulement 6 \$

individu 15 \$  
étudiant 9 \$  
inclure une photocopie de la carte d'étudiant

**ABONNEMENT (3 NUMÉROS)**

Écrire lisiblement vos nom et adresse et y joindre un chèque ou un mandat à l'ordre de Recherches sociographiques/Université Laval.

ABONNEMENT  
Recherches sociographiques  
Faculté des sciences sociales  
Université Laval  
Québec G1K 7P4  
Téléphone (418) 656-2438

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
CODE POSTAL \_\_\_\_\_

# LE DEVOIR CULTUREL

## LE FEUILLETON

# Anglaise et romancière : deux qualités souveraines

LISETTE MORIN

★ Anita Brookner, *Regardez-moi*, La Découverte, 225 pages.

DE LA GRANDE ancêtre du roman féminin en Angleterre, Jane Austen, André Maison-neuve (*Histoire des littératures*, dans *La Pléiade*) écrit qu'elle fut « provinciale sans regret, célibataire sans aigreur... ». De Frances Hinton, l'héroïne de *Regardez-moi*, on pourrait très exactement dire la même chose. En acceptant, toutefois, que vive dans un quartier paisible londonien, c'est aussi « la province »...

Découvrir Anita Brookner (c'est son premier roman traduit en français), c'est refaire connaissance avec les étonnantes romancières d'un pays qui en produit un nombre exceptionnel. On a parlé, à propos de l'auteur de *Regardez-moi*, de Virginia Woolf, évidemment, mais également de Flaubert. Ce genre de filiation est toujours fort hasardeuse... En fait, et c'est lui rendre

un premier hommage que de l'écrire, cet écrivain est assez original, assez personnel, pour se passer de référence, si flatteuse soit-elle. « J'ai la chance de ne pas être hystérique, nous avoue cette Frances, qui déteste qu'on la prénomme Fanny. J'ai l'habitude d'être seule et il m'arrive de me demander si je pourrais supporter une vie très agitée. La question est purement théorique puisque cela ne m'a jamais tentée. Je suis très rangée, j'ai des habitudes spartiates. »

Il ne faut pas conclure de la citation précédente que ce roman, sous forme de confession, sera à l'image de l'héroïne et qu'il distillera lentement un ennui distingué. De cette bibliothèque d'un institut de recherche médicale, où elle gagne sa vie, jusqu'à l'appartement de Maida Vale où elle habite, « drôle de quartier, plein d'immeubles énormes qui eux-mêmes ont l'air pleins de petits personnages assez âgés », Frances ne peut s'empêcher de rêver à une autre vie : « Parfois, je voudrais que tout soit différent. Je voudrais être belle, paresseuse, gâtée et capricieuse... »

Anita Brookner, tout en suivant pas à pas son héroïne, en la suivant à sa bibliothèque où elle est toujours « prête à observer la sottise infinie des préoccupations sérieuses », prépare une véritable surprise à ses lecteurs. Frances Hinton, tout en se disant que « s'il le faut, je serai écrivain pour mener une vie nouvelle, et ce sera très amusant », rencontre un couple, non pas par hasard mais dans l'exercice quotidien, et monotone, de son métier de bibliothécaire. Lui est médecin à l'Institut, elle, sans profession autre que d'être la femme de ce brillant et beau garçon. « La première fois que j'ai vu Nick et Alix ensemble, j'ai eu l'impression d'assister au triomphe des théories du XIXe siècle sur la sélection naturelle. Manifestement, les plus aptes avaient survécu en la personne de Nick et Alix, tandis que des gens comme Olivia et moi, Mrs Halloran, le docteur Simek et le docteur Leventhal n'avaient qu'à sombrer dans une obscurité stérile. »

*Regardez-moi*, dès cette rencontre avec la fantaisie, la liberté totale des moeurs, l'exubérance d'un couple

amoureux et sans souci, devient l'histoire de l'amitié de Frances Hinton pour les Fraser. « Il y a des amis qui vous changent la vie, mais tout en sachant qu'ils existent quelque part, vous ne les rencontrez pas toujours au bon moment. » Mais était-ce véritablement le bon moment ?

Il ne faut pas en dire plus long. Il faut plutôt vous inciter, et avec le plus de conviction possible, à lire ce très beau roman. Roman de la solitude dans une très grande ville. Roman d'une jeune femme « promise » de toute éternité à vivre seule et dont l'épisode de « folie » à trois, avec des personnages qui sont à l'opposé de sa réserve congénitale, ne fera qu'accélérer la vocation véritable : l'écriture. « S'il le faut, je serai écrivain, se disait donc Frances avant de rencontrer les Fraser, pour mener une vie nouvelle, et ce sera très amusant... »

Écrivain, Anita Brookner l'est, avec un rare talent et une conviction qui a toutes les chances d'être contagieuse. Pour certaines lectrices, pas forcément « anglaises » mais qui se reconnaîtront dans ce personnage

de femme seule et qui — inconsciemment, peut-être — fait tout ce qu'il faut pour retrouver la solitude, était si propice à l'écrivain véritable. Tout ce que raconte l'auteur, dans *Regardez-moi*, est d'essence... fraternelle. Sans complaisance, mais avec le sentiment d'être « quelqu'un de bien », son héroïne creuse de plus en plus profondément ses ressources et ses possibilités de vivre, en écrivant, dans l'état permanent de solitude.

Sans avoir lu, dans sa version originale, *Look at Me*, paru à Londres en 1983, ni *Hôtel du lac*, qui valut à son auteur le Booker Prize, on ne peut qu'admirer le talent de la traductrice. Elle semble avoir tout à fait « compris » le style intimiste d'Anita Brookner. Qui est aussi professeur d'histoire de l'art à l'Institut Courtauld de Londres. Il y a, dans *Regardez-moi*, de fréquentes observations, très pénétrantes, où transparaît la connaissance qu'a Brookner de l'art des XVIIIe et XIXe siècles français. Il y a, notamment, un passage fort amusant où, en étudiant les autoportraits de Van Gogh, Frances Hinton, alias Anita Brookner,

avoue que toute sa sympathie allait vers Théo, « à son malheureux frère, qui essayait d'être un marchand de tableaux respectable à Paris et devait supporter les exigences de ce rustre... » Et, conclut-elle, « j'essaie de temps en temps de rendre un modeste hommage au bon sens. Nous, les rationalistes, il faut bien que nous nous manifestions... »

Il n'empêche que, lisant une traduction, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur ce que donnait, en anglais, une phrase comme celle-ci : « Le charme discret de la bourgeoisie a vaincu une fois de plus avec la fascination brutale des classes dominantes. » De quoi rêver, par association d'idées, à ce que donnerait *Regardez-moi* porté à l'écran par un disciple de Luis Bunuel...

# Barcelo, le jogger heureux

## LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN ROYER

★ François Barcelo, *Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées*, Montréal, éditions de l'Hexagone, collection « Fictions », 1986, 251 pages.

CE LIVRE est aussi drôle que son auteur, qui prend la vie en riant sans se faire d'illusion sur la tragédie qui nous attend à chaque coin de rue. On y lit un conteur, un railleur, un philosophe, mais surtout un écrivain dont l'imagination fait déborder la réalité comme une leçon d'histoire qui serait toujours drôle.

Depuis quatre romans, François Barcelo, jadis vice-président de la plus grande agence de publicité au monde, occupe une place unique en littérature québécoise. Son humour, qui rejoint parfois celui de Jacques Ferron, lui permet de raconter des tragédies sur le ton léger. Et ses livres se lisent comme des plages en été. *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor*, ce roman pacifiste peut-être, puis *La Tribu*, ce roman séparatiste, ou *Ville-Dieu*, ce roman d'amour, sont des oeuvres qu'on n'oubliera pas de sitôt. *Aaa, Aâh, Ha...* non plus !

Nous voici devant trois continents de la planète Coquecigrue où se fait voir notre monde sous trois jours différents. Ces trois mondes, appelés *Aaa, Aâh et Ha*, naissent, se développent et tentent de communiquer entre eux, puis disparaissent sous le regard du romancier qui, avec eux, démonte nos façons de vivre. Il y a le continent des « purs », pas vraiment bûcherons ni « granola » mais un peu

écolo. Il y a le continent des épais, vous savez : ce monde qui applaudit quand l'avion atterrit à Fort Lauderdale. Ces gens ont des noms latins, cette langue morte qu'on nous obligeait d'apprendre ou qui faisait parler la religion. Il y a aussi un monde de haute technologie, puisque les Québécois ne sont pas seulement des bûcherons ou des épais. « Nous formons un peuple laborieux, pas bête et ingénieux », tel que défini par Barcelo. Mais attention à la paranoïa de la Guerre des étoiles !

Parlons de l'homme dont j'ai lu le roman avec plaisir. Il me reçoit en face de son *Macintosh*, son compagnon de travail de tous les jours. Barcelo est publicitaire. C'est pourquoi il écrit de la fiction. « Pour retrouver une certaine liberté. En publicité, on ne choisit pas ce qu'on a à vendre, ni même la longueur du message à créer, même pas le ton. Par exemple, si j'ai à faire une annonce des tranches de fromage Kraft, il faut garder le style des tranches Kraft et surtout pas celui de Barcelo. Dans la fiction, au contraire, je retrouve une liberté totale. Dont j'abuse joyeusement, d'ailleurs. »

Quand Barcelo écrit-il ses livres ? En vacances et en *joggant*. « Je prends huit semaines de vacances par an. Je pars avec mon *Macintosh*. Je fais mon *jogging*. J'écris deux ou trois heures et là j'ai la conscience tranquille. Je peux passer mon après-midi à boire et à manger, à prendre des coups de soleil ou n'importe quoi. Durant le reste de l'année, j'écris surtout en faisant mon *jogging*. Mes débuts de chapitre sont écrits en *joggant*. L'idée me vient en mots. Je compose des phrases que je m'empresse d'entrer dans l'ordinateur en revenant à la maison. Ce qui est bien du *jogging* comme activité physique, c'est qu'on n'a rien d'autre



Photo Jacques Grenier

François Barcelo.

à faire qu'à penser. Je le recommande à tous les auteurs. »

Barcelo tient-il vraiment à l'écriture ou est-ce l'écriture qui le tient ? Il répond que la littérature n'est pas

pour lui une question de vie ou de mort, comme chez d'autres qui plantent dans les hauteurs de la métaphysique. Il pourrait remplacer ses livres par autre chose. « J'apprendrais à faire de la sculpture et je deviendrais sculpteur. Mais alors, il est plus difficile d'avoir mille personnages dans une sculpture que dans un roman : il faut tous les tailler à coups de marteau. C'est abominable ! Non, je pense que j'écris parce que c'est plus facile que le reste. »

L'écrivain a beaucoup de pain sur la planche. Il prépare un *thriller* qu'il écrit en anglais. Pourquoi ? « Je ne sais pas si je suis sérieux en l'écrivant et si je vais persévérer. Je voudrais parler du Québec aux anglophones. Aussi, pas la peine de l'écrire en français, celui-là. Mais je ne sais pas si je vais leur parler de nous. Moi, je pars toujours avec l'idée d'écrire un *best-seller*. C'est tellement simple à faire ! Mais, finalement, c'est tellement plat d'écrire un

Suite à la page B-4

Un bon conseil Faites vérifier votre tension artérielle LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU COEUR

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 HEURES  
Librairie Champigny inc.  
4474, rue Saint-Denis  
Montréal (Qué.)  
844-2587

# folio

Brassens  
**La mauvaise réputation**

Roger Peyrefitte  
**La soutane rouge**

Jean-Denis Bredin  
**Un coupable**

Paule Constant  
**Balta**

## 15 ANS DE SUCCES C'EST UNE FETE

SOLDES

## ANNUEL LEMÉAC

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

"La pléiade" à 40% de réduction

Des milliers de formats de poche à 0,99\$

Promotion en vigueur jusqu'au 28 février 87

LIBRAIRE  
371 ouest, ave. Laurier  
Montréal, QC - H2V 2K6  
Tél. : (514) 273-2841

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

# Champs

FLAMMARION

## De l'or pour votre matière grise.

BRAUDEL / DUBY  
LA MÉDITERRANÉE  
LES CIVILISATIONS

J. TESTART  
L'ŒUF TRANSPARENT

RUFFIÉ  
TRAITÉ DU VIVANT

## De l'histoire à la biologie:

Tous vos champs de réflexion sont dans Champs.

# flammarion

## la pauvreté : raison d'État, affaire de cœur

- Logiques de l'intervention étatique et de la solidarité
- La critique néo-libérale contemporaine et les limites de l'intervention étatique
- Moins d'État, plus de cœur? la pauvreté au quotidien

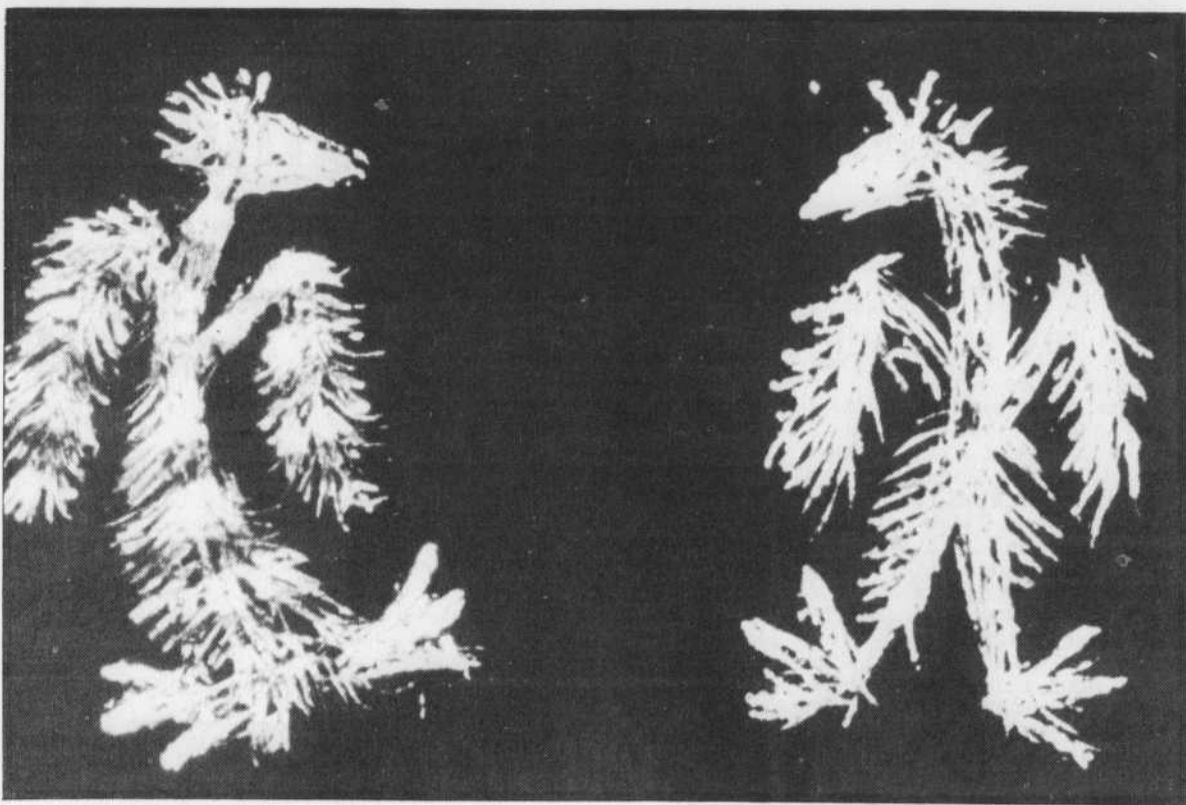
numéro réalisé par Frédéric Lesemann, avec la collaboration de Didier Renard, Céline Saint-Pierre et Michel Tachon

revue internationale d'action communautaire  
numéro 16/56  
automne 1986

EDITIONS SAINT-MARTIN  
4073, rue Saint-Hubert, suite 201  
Montréal, Québec H2L 4A7  
(514) 525-4346

10 \$ EN LIBRAIRIE

# LE DEVOIR CULTUREL



Une image de *Blinkity Blank* (1954), un sommet de l'oeuvre de Norman McLaren.

## McLaren l'artiste

Suite de la page B-1

ans. Un autre aurait pu s'efforcer de la chose : on ne fête pas un trésor national dans une cafétéria. Pas Norman McLaren. L'homme était trop simple, trop modeste, pas assez imbu de lui-même, à la fois trop grand et trop conscient de la petitesse des hommes, pour céder à de tels caprices.

Tous les gens qui l'ont connu, de près ou de loin, s'entendent spontanément pour tracer le portrait d'un homme simple, dénotant de gentillesse et d'égards pour les autres. En les écoutant raconter leur McLaren, personnage public ou ami intime, on regrette, non pas sa mort mais cette vie aussi unique qu'exemplaire. Les témoignages concordent. Personne n'a peur de dire que Norman McLaren était un génie.

À quoi reconnaît-on un génie ? J'ai posé la question à Jean-Paul Ladouceur, qui a participé à la grande aventure de l'animation dans les années 40. « Des génies, on n'en rencontre pas souvent dans sa vie, confesse-t-il, mais quand ils sont là devant nous, c'est l'évidence même. Norman était un de ces hommes-là, tellement grand, tellement intense qu'il n'avait pas besoin de faire de "sparages" pour justifier son existence. C'était un homme qui ne faisait jamais de compromis, qui allait jusqu'au bout de son idée. C'était un chercheur dans un domaine parfaitement banal : le dessin animé. Avec des choses toutes simples, il a inventé, réinventé le dessin animé et le cinéma. »

Jean-Paul Ladouceur se souvient du tournage de *Neighbors* (*Les Voisins*), le film préféré de McLaren, celui qui lui a valu un précieux Oscar. McLaren était en Inde à l'époque. Aux félicitations qu'il recevait de partout, il répondait : « Je suis ravi de la nouvelle... mais, au fait, qui est Oscar ? »

*Les Voisins* est un des rares films où l'esthète, amoureux de l'art abstrait, ose livrer un message politique sur l'absurdité de la guerre. Le film dure 10 minutes. Deux hommes, dans un jardin, s'arrachent une fleur qu'ils finissent par détruire. McLaren a mis cinq mois pour réaliser cette petite capsule pacifiste.

Jean-Paul Ladouceur, qui y tenait un des rôles principaux, s'en souvient encore. « C'était l'aventure de la "pixilation", nous montions 1.440 images par minute. En tout, nous avons filmé 14.440 poses individuelles », raconte-t-il. Ne doutaient-ils jamais du bien-fondé de leur expérimentation ? « On ne doute jamais avec un génie, »

LES ENFANTS MAL AIMÉS ON EN RETROUVE DANS VOTRE QUARTIER! ET CHEZ VOUS... Réagissons

tranche-t-il. Il faut dire que c'était une époque assez unique. L'esprit était à l'aventure. On s'était bâti un bateau et on était partis en voyage. Les fonctionnaires autour ne nous comprenaient pas. Lorsque nous sommes revenus, ils ont compris. Ils ont transformé le bateau en traversier. »

Dans les milieux de l'animation, Pierre Hébert, cinéaste en animation à l'ONF, passe pour le fils spirituel et héritier de McLaren. L'allusion le fait sourire. « Je l'ai connu à 19 ans, c'est à cause de lui que je me suis intéressé à l'animation. Je me souviens qu'à l'époque, le *cartoon* à la Disney était en perte de vitesse. Disney n'intéressait plus personne. Norman McLaren, par contre, fascinait tout le monde. C'était la référence essentielle. Je l'ai appelé, tout simplement. Il m'a reçu, tout aussi simplement. Ce qui était extraordinaire avec lui, c'est qu'il était adulte et pourtant accessible. Ce qu'il a fait avec moi, il l'a fait avec beaucoup d'autres. Il prenait son rôle de conseiller très au sérieux. On le sentait animé de curiosité devant le travail des autres, et en même temps inquiet. Il tenait à ce qu'on prenne des notes, à ce qu'on soit aussi rigoureux et méticuleux que lui. »

Lorsqu'Indira Gandhi est venue au Canada, elle a tout de suite demandé à voir Norman McLaren. Lorsque des émissaires du cinéma canadien se retrouvaient en Chine, en URSS, en France, on leur posait toujours la même question : comment va McLaren ? Artiste, fonctionnaire, trésor national, mais aussi ambassadeur du Canada. C'est François Macerola, commissaire à l'ONF, qui parle. « Il fut notre plus grand ambassadeur à travers le monde. À l'époque, personne ne connaissait l'ONF mais tout le monde connaissait McLaren. Ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est son respect sincère de l'institution. McLaren s'entêtait à dire que c'est l'ONF qui lui avait apporté quelque chose et non le contraire. Rien ne lui était dû, rien n'était acquis. »

Un entrefilet dans un journal de l'époque rapporte les propos de McLaren : « Quand je lis des articles écrits sur mon compte, j'ai parfois l'impression d'être perçu comme un solitaire et un indépendant alors que c'est le contraire. Je fais habituellement partie d'une petite équipe. J'ai travaillé la plupart du temps avec Evelyn Lambart, Grant Munro et, côté musique, avec Maurice Blackburn. Donc, trois personnes composent habituellement cette équipe. »

Maurice Blackburn confirme : « McLaren était à la fois très personnel mais animé par un esprit d'équipe. Une équipe réduite, il faut dire. Il écoutait attentivement les autres. Il ne gardait pas ses trouvailles pour lui-même, il les partageait. C'était quelqu'un de très stimulant, tellement stimulant que s'il n'avait pas été là, j'aurais quitté l'ONF bien avant. Il adorait l'ONF parce qu'il s'y sentait entièrement libre. Il avait des conditions de travail uniques. Il pouvait prendre tout le temps qu'il vou-

lait pour faire ses films. Des fois, cela durait des années. Mais tout le monde savait qu'au bout du compte, cela en vaudrait la peine. »

Louise Beaudet, responsable de la section animation à la Cinémathèque québécoise, connaît aussi bien l'homme que l'artiste. Elle voue un respect égal aux deux. « L'homme était modeste, généreux, plein d'humour, perfectionniste au point où certains trouvaient qu'il allait parfois trop loin. Lorsqu'on lui demandait une affiche, un dessin, quelques lignes sur un tel, il hésitait toujours en prétendant qu'il n'était pas compétent. Trois jours plus tard, le dessin ou l'affiche était là. Cet automne, alors qu'il était affaibli par la maladie, il est venu lui-même porter trois de ses peintures pour l'exposition "Les cinéastes s'exposent". Il aura été présent et attentif jusqu'à la fin. »

J'ai vu des milliers de films d'animation dans ma vie, poursuit Louise Beaudet, et pourtant je reviens toujours à McLaren pour son imagination, son humour, ses trouvailles. Avec une série de chiffres, il a réussi, par exemple, à exprimer la gamme complète des émotions. Il jouait avec les mots, les images, les sons, tout cela avec la plus grande exigence envers lui-même. Il a influencé tout le monde mais, paradoxalement, il n'a jamais été imité. C'était impossible. Il était unique en son genre. »

Norman McLaren n'est plus, mais sa légende perdure dans les cinémathèques du monde entier, et aussi dans son petit bureau de la Côte-de-Liesse, où, entre le piano et les lianes noires des bouts de pellicule qui pendent aux murs silencieux, règne le désordre joyeux d'un grand homme, d'un grand artiste. Norman McLaren n'est plus, mais il n'est pas dit qu'un de ces soirs, la silhouette élancée ne viendra pas animer les couloirs ternes de l'ONF, gardiens fidèles de son génie.

— Nathalie Petrowski

MAURICE BOYER CHANTE

GEORGES BRASSENS BOBY LAPOINTE

à compter du 5 février de 4 heures à 7 heures

jeudi, vendredi samedi

Le Bistro Jacques-Cartier Restaurant - Bar Spécialité cuisine maison 254, rue Saint-Paul est Montréal 861-7000

## McLaren l'inventeur

Suite de la page B-1

sur la pellicule (*Love on the Wing*), et de son synthétique obtenu en dessinant sur la bande sonore (*Book Bargain*). Il n'allait pas arrêter de perfectionner ces techniques. Il est intervenu directement sur la pellicule autant par le dessin (*Fiddle-De-Dee*, 1947) que par la gravure (*Blinkity Blank*, 1954, un sommet). En 1971, avec *Synchromy*, il parvient à l'aboutissement de son travail sur le son synthétique. Pour ce film, McLaren obtient du son synthétique grâce à une machine qu'il a lui-même fabriquée (machine utilisée, notamment, pour *Les Voisins*). Il photographie ensuite ce son, de sorte que l'image en est la représentation même. On peut donc y voir le son.

Mais le cinéaste — et c'est là que son oeuvre prend des proportions gigantesques — ne s'est pas limité à ces techniques. Ainsi, avec *Les Voisins* (1952) et *Il était une chaise* (1957), il donne à la « pixilation » (terme qu'il a lui-même inventé) deux de ses grands films. Le procédé de « pixilation », appelé aussi animation d'objets et de personnages en volumes, consiste à animer personnages et objets image par image, comme s'il s'agissait de marionnettes.

McLaren a aussi travaillé à animer des dessins au pastel par fondus enchaînés (*C'est l'aviron et Là-haut sur la montagne* en 1945, *La Poulette grise* en 1947). Il était le premier à utiliser cette technique.

Avec *Around Is Around*, en 1950, il nous offre un curieux essai d'images stéréoscopiques (en trois dimensions). En 1967, il réalise l'un de ses films les plus célèbres : *Pas de deux*. Pour ce court métrage, il filme normalement un couple de danseurs, puis réalise une série de surimpressions en décalant chacune d'elles d'un quart de seconde, de sorte que le mouvement se trouve prolongé, comme décomposé, rappelant cer-

taines expériences photographiques de l'avant-cinéma. *Pas de deux* est une splendeur : la danse y est transfigurée pour devenir un ballet visuel unique.

La place de Norman McLaren dans l'histoire du cinéma d'animation est donc celle d'un expérimentateur de tous les instants. Plus d'une cinquantaine de films. En tout, autour de six heures de projection continue. Voilà l'oeuvre d'une vie entière, d'une vie riche et bien remplie qui marque l'histoire d'une façon décisive. Mais, après avoir tant vanté l'expérimentateur qu'était Norman McLaren, je me dois aussi de le contredire en affirmant qu'il était au moins autant artiste qu'inventeur.

L'ensemble de ses films témoigne d'un sens esthétique, d'une puissance visuelle hors du commun. Des formes les plus abstraites, McLaren pouvait faire jaillir l'émotion. La surprise, le rire étaient au rendez-vous de plusieurs de ses films (*Blinkity Blank*, *Il était une chaise*). De même, *Les Voisins* demeure un troublant plaidoyer pacifiste à travers un ton enjoué et une forme résolument nouvelle.

Artiste, inventeur, Norman McLaren était cela et encore plus. Il était une impulsion. Celle qui fait que nos cinéastes d'animation comptent parmi les meilleurs au monde.

(La Cinémathèque québécoise rendra hommage au cinéaste le mercredi 11 mars, à 20 h 35. Lors de cette soirée, organisée en collaboration avec ASIFA-Canada et Don McWilliams, qui a été le dernier assistant de McLaren et qui est son biographe, la Cinémathèque présentera plusieurs de ses films, de même que des essais jamais montrés au public. Des témoignages de ceux qui ont bien connu McLaren pour avoir travaillé avec lui viendront compléter la soirée.)

— Marcel Jean

## FRANÇOIS BARCELO

Suite de la page B-3

best-seller que je finis par l'écrire tout croche et mon livre ne peut pas devenir un best-seller. D'ailleurs, un best-seller avec un point A, un point Z et toutes les autres lettres entre les deux, c'est abominable à écrire. On s'ennuie ! Aussi bien écrire de la publicité, tant qu'à faire ! Et ce thriller, j'ai peur de me mettre à l'écrire tout croche, lui aussi ! »

Mais Barcelo se prend-il pour un grand écrivain, avec ses quatre romans publiés et trois autres en chantier ? « Je prends ma retraite de la

publicité dans deux ans. J'aurai de quoi me payer une rente de \$20.000 à \$30.000 par an. Je n'aurai rien d'autre à faire que remplir mes jours de jogging et d'écriture. Je n'aurai même pas à écrire pour la télévision ! Je vais m'ennuyer à mourir si jamais je n'ai qu'à écrire un roman par année (pour moi, c'est un travail de trois mois). Aussi, j'ai d'autres projets d'écriture, au théâtre, par exemple. Pour l'instant, la littérature n'est pas mon activité principale. Mais dans cinq ans, je pense, on devrait savoir — moi, en tout cas ! — si je suis un très bon écrivain ou un écrivain ordinaire. »

LES RÉCITALS Merrill Lynch

8 FÉVRIER, 20 H

Divo Pogorelich pianiste

Oeuvres de SCARLATTI, BEETHOVEN, SCRIBABINE et CHOPIN

Billets : 27 \$ - 19 \$ - 14 \$ - 11 \$

Merrill Lynch

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques 514 842-2112 Frais de service Redevance de 15 sur tout billet de plus de 75

LES RÉCITALS Merrill Lynch

23 FÉVRIER, 20 H

Zoltan Kocsis pianiste

LISZT Rapsodie hongroise no 5 en mi mineur, « Héroïde-élégiaque »

LISZT Ave Maria (« Die Glocken von Rom »)

LISZT Grosses Konzertsolo

SCHUBERT Sonate en la majeur, D 959 (1828)

billets : 19 \$, 16 \$, 14 \$, 11 \$

Merrill Lynch

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques 514 842-2112 Frais de service Redevance de 15 sur tout billet de plus de 75

JEAN LAPOINTE

Histoire de Rire!

LA CRITIQUE EST UNANIME!

SUPPLÉMENTAIRES

du 19 au 22 Mars EN VENTE AUJOURD'HUI

«Le plus beau et plus magique de tous ses spectacles, sans doute son meilleur. Entièrement nouveau, bourré de trouvailles.» — CLAUDE ROBERT JOURNAL DE QUÉBEC

«Un spectacle tabuleux, terrible, hilarant, Jean Lapointe à son meilleur.» — DANIELLE AUBUT - CTF

«Perfection à tous les niveaux.» — ROBERT GILLET - R.C.

«Un numéro absolument génial qui deviendra un classique.» — SYLVIE LEDOUX - R.C.

«Le clou du spectacle: c'est un numéro qui à lui seul vaut le déplacement. Du grand comique, du grand art.» — FRANCINE GRIMALDI

«Un Jean Lapointe talentueux, des gags à se tordre de rire, un spectacle à recommander.» — ISABELLE LAPOINTE - CJRT

27 FEV. au 8 MARS

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques 514 842-2112 Frais de service Redevance de 15 sur tout billet de plus de 75

La Chambre de commerce de Montréal

Déjeuner-causerie de la Chambre de commerce de Montréal Le mardi 10 février, à midi Hôtel Le Centre Sheraton Salle de Bal

Un projet d'action dans lequel tous les partenaires qui ont à coeur l'avenir économique de Montréal se retrouvent.

Toute une série de recommandations qui visent à privilégier le développement de l'industrie culturelle à Montréal

Dépôt du rapport du Groupe de travail sur les industries culturelles

Conférencier: M. Gilles Mercure Président, Comité sur les industries culturelles

Pour réservation: 288-9090

Prix du billet: 25\$ pour les gens de la culture 32\$ pour les gens d'affaires

Plus que jamais dans le monde moderne, faut-il considérer l'activité artistique comme un des premiers moteurs de son développement économique. Cependant, la vie artistique ne peut s'épanouir sans le soutien du mécénat.

Cette annonce est gracieusement offerte par: Hydro-Québec

LE DEVOIR CULTUREL

DANIEL LEMIRE

Lui confieriez-vous vos enfants ?

PAUL CAUCHON

LES HUMORISTES sont comme des boîtes à surprises. Vous croyez avoir tout vu et tout entendu, et puis voilà qu'arrive un certain Yvon Travailler, qui fait crouler une salle en parlant de fiscalité et de rapport d'impôt (c'est probablement un cas unique au monde!).

Ou encore une sorte de clown affublé d'un chapeau ridicule, les yeux ronds comme des billes, qui frappe à coup de hache dans tous les beaux sentiments nobles et fleuris. Non mais sérieusement, après avoir entendu l'oncle Georges de Daniel Lemire, vous y croyez encore, à Passe-Partout ?

Le nouveau show de Daniel Lemire, qui prend l'affiche du théâtre Arlequin du 10 au 14 février (supplémentaires en mars) s'intitule, tout simplement, « Daniel Lemire ». Pas de concept tarabiscoté : des sketches de moins de 10 minutes, des personnages typés, un peu de stand-up, une prestation qui mise avant tout sur le texte et la performance physique. L'humour-contact, l'humour du funambule qui se lance tête baissée dans l'arène, réagissant aux commentaires des spectateurs.

Daniel Lemire est la nouvelle vedette de l'humour québécois parce qu'il transcende les genres actuels. Des situations absurdes, bien sûr, mais aussi le retour en force du jeu de mots : Lemire, jongleur émérite et souvent subtil du langage, attire une génération qu'on accuse pourtant de ne plus savoir écrire ni parler.

C'est aussi un observateur de l'actualité qui s'intéresse à la politique

et qui, contrairement à la plupart des autres « nouveaux » humoristes, ne craint pas de glisser quelques bons gags autour de Mirabel ou de l'ex-ministre André Bissonnette.

Et puis il y a le cas oncle Georges. « C'est fou comment l'oncle Georges rejoint tout le monde, explique Lemire. Son langage est simple, parce qu'il s'adresse à des enfants. Moi je le voyais comme un personnage plutôt « marâtre » (sic) mais il possède un côté sympathique qui m'échappe. Je pense qu'il fait sortir des choses cachées. »

Daniel Lemire ne cache pas que l'oncle Georges a été inspiré d'un ras-le-bol face au discours moralisateur de Passe-Partout. « C'est un personnage qui défait le merveilleux », admet-il.

C'est le cœur même de la force et de l'ambiguïté de Lemire, de ce jeu sur la corde raide (« l'humour, ça tient à un fil », dit-il). Au dernier festival « Juste pour rire », Lemire lançait un gag sur les disparitions d'enfants : oncle Georges racontait aux marmots que « si tu vois ta photo sur une pinte de lait, il est temps de rentrer chez toi ! »

Dur, dur. Un inconnu n'aurait pu se permettre un tel gag. Lemire le pouvait. Mais pas partout. « En tournée, dit-il, quand je suis allé dans des villes traumatisées par une disparition récente, j'escamotais le gag. »

Oncle Georges a, d'ailleurs, le don d'attirer la foudre. L'été dernier encore, il conseillait aux enfants qui n'arrivent pas à s'endormir d'aller fouiller dans la pharmacie de leur mère. Le sketch, retransmis récemment à Radio-Canada, a provoqué des lettres ouvertes dans certains quotidiens, fustigeant l'irresponsabi-

lité de l'auteur.

Irresponsabilité ? « Les enfants sont moins naïfs qu'on le croit », tente d'expliquer Lemire. Mais, tout de même, il existe des sujets tabous, non ?

Question insondable. Le tabou est autant dans la tête de l'humoriste que dans celle du public, autant dans l'atmosphère d'une salle que dans le timing de la réplique. Il y a deux ans, Lemire me déclarait qu'un des sujets les plus délicats à aborder était le féminisme et les relations homme/femme. Cette semaine, aucune mention de ce sujet, mais une réponse plus large : « Bien sûr qu'il existe des sujets tabous. Comme l'inceste, la violence aux enfants. Et puis toujours la bonne vieille religion, qui demeure très compliquée à traiter parce qu'elle fait appel au fanatisme. Le racisme, aussi... »

Tous les bons sujets, quoi ! En fait, le tabou est variable, volatil, léger et fuyant comme l'air, mais on peut le voir venir, comme la tempête. Tout est dans la manière, le style, sinon la notoriété. « Et puis le comique, ajoute Lemire, c'est cruel, c'est une question de secondes. Il faut toujours que tu lances les choses de façon détendue, en contrôlant ta nervosité. »

À discuter avec lui, on a l'impression que, derrière sa timidité bon enfant et ses explications vagues, il camoufle une profonde angoisse, une sorte de peur devant la violence du monde, un désir d'exorciser les situations les plus difficiles, comme s'il cherchait une façon de mieux respirer.

Il n'a pas créé un nouveau genre, ne brandit pas haut et fort une étiquette à la mode. Observateur social qui n'hésite pas à parler de torture et de racisme, clown léger qui utilise

des recettes éprouvées, auteur à temps plein qui oscille entre le jeu de mots intello et le gag populaire, il semble correspondre à l'esprit du jour.

« L'humour, c'est toujours la propre vision des choses, mais il ne faut pas que le public ait l'impression que tu te situes au-dessus de lui. Il faut que tu l'impliques, que tu sois à l'intérieur des choses. »

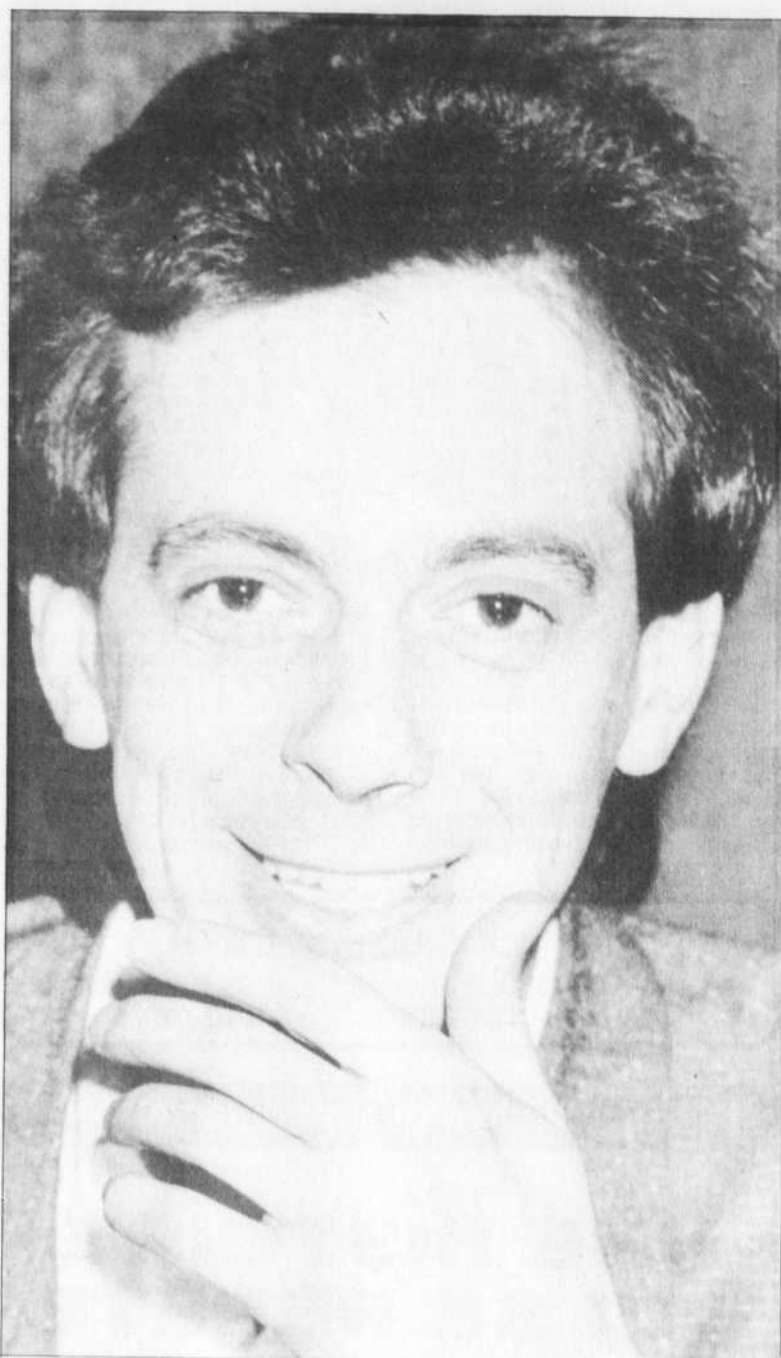
« Et puis on ne peut plus dire au public quoi faire. Il y eut une époque où l'humour brassait le public. C'était nécessaire. Les Cyniques ont ouvert une énorme brèche, puis Deschamps est arrivé en prenant à partie le public, en le « conscientisant », en le traitant de tous les noms. »

« Mais le public a fini par se lasser de se faire dire quoi faire. L'humour absurde a alors triomphé. L'humour flyé, déconnecté, complètement parti. »

« Là, je pense que ça commence à évoluer encore. L'absurde s'essouffle. On a le goût de revenir à un humour plus conscientisé. Un humour qui parle de la société et de la politique, mais qui se met sur le même pied que le public, sans vouloir changer le monde. »

Le plus beau là-dedans, c'est que les humoristes semblent évoluer tous ensemble en suivant le même « air du temps ». Au Québec, l'humour n'est qu'une grande famille où tout le monde se connaît, s'échange des gags, participe aux spectacles des autres.

Il existe actuellement une véritable dynastie de l'humour (non, je n'ai pas parlé de mafia !). Lemire a écrit un sketch pour Verville. Comme l'ont fait quelques membres de Rock et Belles Oreilles. Le scripteur Jean-Pierre Plante travaille pour l'un et l'autre, écrivant des « oncle Georges » pour Lemire et une parodie d'oncle Georges pour Jean-Guy Moreau. Plante travaille à *Croc*, comme Pierre Huet qui écrit des numéros pour Moreau, comme l'ancien « Paul et Paul » Jacques Grisé, comme l'ex-Cynique Serge Grenier, alors qu'un autre ancien Cynique écrit les *Bye Bye*. Moreau a bénéficié d'un sketch de Claude « Dong » Meunier, celui-ci ayant écrit un sketch de *Broue*, ou encore des numéros dans des pièces montées par Louis Saïa, ce même Saïa qui s'occupait des « Lundis des Ha ! Ha ! » et qui met en scène plusieurs des humoristes actuels. Tout le monde circule autour du festival « Juste pour rire », du *Samedi de rire* de Deschamps, de l'émission *Casse-Tête* (que Lemire a animée). Bref, on s'arrête ici, sinon tout le journal y



Daniel Lemire attire une génération qu'on accuse de ne plus savoir écrire ni parler.

SUZANNE JACOB :

Suite de la page B-1

du monde qui va faire qu'on sera tous d'accord. On essaiera de remettre nos images ensemble et fonctionner. Cela rejoint aussi le fait que plusieurs sociétés n'ont plus d'image d'elles-mêmes ou ne l'ont pas assez forte pour se poser comme société en dehors d'elles-mêmes. Je pensais au Québec, par exemple. J'ai écrit ce roman dans la période post-référendaire. Je cherchais à m'expliquer cette attitude d'un Québec qui se dit non à lui-même. Peut-être n'avait-on pas encore réussi à réaliser cette structure qui va séduire tout le monde et donner une image assez forte de l'idée qu'on se fait de ce Québec. »

De *Laura Laur* (Seuil, 1983) à *La Passion de Galatée*, Suzanne Jacob poursuit son entreprise romanesque comme un projet de structuration du regard. Comment l'image de soi se construit et se maintient ? Comment l'image de soi fait-elle agir ? Laura Laur se définit dans et par le regard des autres. Elle joue à être sa propre énigme. Galatée, elle, fait voir son Je et son jeu : elle regarde les autres la regarder. Ce jeu, c'est celui de la séduction.

« Quand l'image de soi est assez forte pour porter un être dans l'autonomie, c'est une structure de l'être qui est proposée. Ainsi, la véritable séduction en profondeur est-elle celle d'une structure de l'être qui rencontre celle de l'autre. Il y a dans la séduction un échange de structures qui va changer la vie, qui va faire que la vie a lieu : dans une mise au monde. Galatée cherche donc la structure qui la séduit, l'idée qui va l'emporter. Avec Babey, par exemple, il n'arrive rien parce qu'il manque à la séduction un certain degré. Il n'y a pas entre Galatée et Babey cette structure qui ferait que tout se mettrait à exister très fort. Il manque la synthèse qui les engendrerait de nouveau dans leur relation. »

Cette histoire de séduction continue entre Galatée et les autres contient une autre question : celle de la sexualité. Galatée se complait dans le regard des autres femmes en même temps qu'elle les fuit. C'est sur les hommes que son propre regard la porte, finalement. Doit-on voir la vie sexuelle de Galatée comme une distorsion, une faille ou une ambiguïté insoluble ?

« J'ai été vite fatiguée par le fait que la révolution sexuelle ait limité son propos au sexe comme organe et objet unique de la relation. On aurait dit que c'était devenu une loi, une obligation que le sexe soit découpé : le mâle et la femelle, un point, c'est tout. Il me semble qu'il faut élargir la notion de sexualité. Il y a la sensualité et la tendresse et non pas seulement un organe comme une machine qu'on règle en fonction de l'inconscient. »

« Galatée vit sa relation avec les femmes un peu comme une situation d'attraction-rejet avec la mère. Elle rebranche ce désir dans sa sexualité avec les hommes. Pour elle, l'homme ne représente pas seulement l'homme mais aussi toute sa sexualité. Elle accomplit sa sexualité qui la relie aux autres femmes à travers son désir de l'homme. Ce n'est pas le sujet du roman mais, pour moi, c'est comme ça. Les hommes aussi, il me semble, accomplissent leur désir pour l'homme à travers les diverses sexualités qu'ils vivent. Il n'y a pas qu'une sexualité. Le sexe n'est pas découpé. Il y a longtemps que je voulais parler de ce sujet. Aussi bien du côté des lesbiennes radicales que de celui des hétéros radicales, on ne

tient jamais compte de l'incroyable largeur de la sexualité, qui est désir de la structure et de la séduction, désir de se reposer dans les autres, d'être porté et remis au monde. »

Les personnages autour desquels se construisent les romans de Suzanne Jacob sont tout à fait narcissiques. Le monde n'existe pas en dehors d'elles. Laura Laur est une sorte d'énigme que les autres regardent. Galatée, pour sa part, regarde les autres la regarder. Est-ce que, dans un prochain roman, Suzanne Jacob nous proposera une Galatée qui voit et vit le monde, qui regarde en dehors d'elle ?

« Peut-être », répond la romancière, avec hésitation, cherchant à redessiner le noeud ombilical qui semble relier Galatée aux autres. Elle me rappelle cette scène où Ga-

latée, se mirant dans la vitre d'un wagon, dialogue avec l'autre Gala. Le reproche surgit aussitôt dans le miroir de sa vie en marche : « Toi, tes entrailles, c'est des grands boulevards où tout le monde se promène en liberté. » En fait, Gala ne fait que contenir les autres, comme si elle était un corps mystique à elle toute seule. Elle veut leur liberté plus que tout, en même temps qu'elle reste complètement en relation avec les gens. J'avale et tout m'avale, dirait Réjean Ducharme. « Comme si ce mouvement intérieur était un moyen d'appréhender le monde du dehors, précise Suzanne Jacob. Par exemple, dès que c'est elle qui regarde Baldwin, il est dedans, il vit en elle et pour elle. Peut-être qu'un jour Galatée sera dedans dehors ! »

— Jean Royer

THÉÂTRE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE

# HANJO DE MISHIMA

AVEC MONIQUE LAVAIL JITSUKO VÉRONIQUE WATTERS HANAKO CAROL MICHAUD YOSHIO

MISE EN SCÈNE ISABELLE VILLENEUVE

Jusqu'au 15 février, 21h., relâche les lundis

**1371 Ontario est, 526-6582**

Billets en vente : LIBRAIRIE KEBUK 2048 St-Denis, 842-6971

Prix spécial le 31 janv., 1 et 3 février 6\$

...elle a le sens des images et l'alliage de l'intelligence et de la sensibilité... pour rendre une partition aussi subtile que celle de Mishima.

Le Devoir

FRANÇOISE SULLIVAN DANIEL LÉVEILLÉ GINETTE LAURIN PAUL-ANDRÉ FORTIER JEAN-PIERRE PERREAULT

# DANSE

3 FÉVRIER 20h00 Billets: 12\$, 15\$ et 18,50\$

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$

JOHN CRIPTON & MARIO LABBÉ PRÉSENTENT

TOURNEE CANADIENNE 1987 EN PREMIERE GRANDE TOURNEE NORD AMERICAINE DEPUIS 14 ANS!

UNE COMPAGNIE DE 200 CHORISTES, MUSICIENS ET DANSEURS DE L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

LES CHOEURS ET DANSEURS DE L'ARMÉE ROUGE



Mardi 17 fév. 20h00 Forum de Montréal

BILLETS 19,50\$ & 15,50\$ EN VENTE AUX GUICHETS DU FORUM ET À TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON. (+ frais de service)



# OSMO

février

LES GRANDS CONCERTS 3-4 février

STANISLAW SKROWACZEWSKI, chef ANDREI GAVRILOV, piano

WEBER Der Beherrscher der Geister, ouverture TCHAIKOVSKI Concerto pour piano no 1 BRUCKNER Symphonie no 0 « Die Nullte »

Commanditaires: le 3. La Prudentielle Compagnie d'Assurance Limitée le 4. La Compagnie d'Assurance du Canada sur la vie

RÉCITAL MERRILL LYNCH Dimanche 8 février

IVO POGORELICH, piano

Oeuvres de Scarlatti, Beethoven, Scriabine, Chopin

Billets: 26\$, 19\$, 13\$, 10\$

LES CONCERTS GALA Lundi - Mardi 9-10 février

DAŔIA Concerto pour piano TCHAIKOVSKI Symphonie no 6 « Pathétique »

Commanditaires: le 9. Fermes Bluehills le 10. IBM Canada Ltée

LES CONCERTS AIR CANADA 17-18 février

ERICH KUNZEL, chef LEWIS DALE, VON SCHLAMBUSCH, bariton

SOIRÉE BROADWAY Oeuvres de Richard Rodgers, Cole Porter, Jerome Kern, et autres

Co-commanditaire: le 13. Le Groupe CSL Inc.

RÉCITAL MERRILL LYNCH Lundi 23 février

LISZT Rapsodie hongroise no 5 - Ave Maria - Grosses Konzertsolo SCHUBERT Sonate en la majeur, D. 959

ZOLTAN KOCSIS, piano

Billets: 19\$, 15\$, 13\$, 10\$

LES GRANDS CONCERTS 24-25 février

TIPPETT Concerto for Double String Orchestra MENDELSSOHN Concerto pour violon en mi mineur BEETHOVEN Symphonie no 4

Commanditaires: le 24. Consolidated-Bathurst Inc. le 25. Banque Lloyds du Canada

Sauf indication contraire les concerts ont lieu le mardi et le mercredi à 20h

Billets: 26\$, 19\$, 13\$, 10\$

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$

Si disponibles, 100 billets seront vendus à 6\$. Une heure avant le concert.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DU TOIT

# LE DEVOIR CULTUREL

## Starmania, troisième manière

PAUL CAUCHON

IL NE FAUT jamais entonner trop vite ou trop tôt un requiem. On pouvait croire Starmania enterré sous les décombres du show-bizz, maintenant que J'aurais voulu être un artiste est devenu un classique de piano-bar, entre La vie en rose et La paloma.

Erreur, erreur. Non seulement Starmania revit, mais cette renaissance évite le piège de la nostalgie rétro. Cette semaine avait lieu le lancement du disque de la nouvelle version, telle que présentée l'été dernier au Festival de Lanaudière.

Et, dans deux semaines, cette nouvelle version prendra d'assaut le théâtre Maison-Neuve de la Place des arts.

Une version revigorée et revitalisée, principalement grâce à la qualité de ses nouveaux interprètes, dont la grande majorité étaient hier de jeunes et illustres inconnus. Des interprètes qui n'avaient pas d'ego personnel à promouvoir, contrairement à la version originale de Paris puis de Montréal, des interprètes qui se sont donc fondus en un groupe co-

hérent et solide, passionnément voué à cette reprise, qui jette de nouveaux éclairages sur la pièce de Luc Plamondon et Michel Berger.

Si Starmania semble obtenir encore un certain succès, c'est, bien sûr, grâce à des chansons d'exceptionnelle qualité, mais aussi parce que le propos de la pièce, créée il y a pourtant plusieurs années, semble particulièrement intéresser la très jeune génération actuelle. Cette histoire d'adolescents, en quête d'amour fou dans un monde du futur d'une violence stylisée, correspond tout à fait à leur propre vision actuelle du monde.

Mais Starmania, c'est aussi le nouveau symbole de partenariat préconisé par la Régie de la Place des arts.

La PdA s'est, en effet, impliquée dans la co-production de Starmania avec la compagnie formée par Luc Plamondon, Luc Planeuf et Claude Girard (le metteur en scène et scénographe de la nouvelle version).

Henri Barras, directeur artistique de la Place des arts, déclarait cette semaine que la PdA a avancé des fonds pour la pré-production de la pièce (environ \$140,000). « C'est une association selon une base écono-

mique et commerciale, dit-il, et nous avons de plus en plus l'intention de nous impliquer dans la production de spectacles avec des producteurs d'ici ».

Ce n'est pas Luc Plamondon qui le contredira. Celui-ci croit que les institutions doivent s'impliquer avec les créateurs pour renforcer les industries culturelles, et il croit toujours que la comédie musicale doit être soutenue au Québec. « Je suis convaincu de la nécessité d'une troupe ou d'une compagnie véritable en comédie musicale, comme il existe des troupes permanentes pour l'opéra ou la musique classique, soutenue partiellement par le gouvernement ».

Luc Plamondon écrit actuellement une autre comédie musicale, mais ne sait pas encore si elle sera créée à Montréal ou à Paris. « Tout dépend de l'attitude des producteurs locaux », dit-il.

L'album lancé cette semaine est disponible sur étiquette Audiogram (à noter que les versions précédentes ne sont plus disponibles au Québec). Quant à la pièce, elle sera présentée à la salle Maison-Neuve de la Place des arts du 10 au 21 février, avec Marie-Denise Pelletier (Stella Spotlight), Jean Leloup (Ziggy), Anne Bisson (Crystal), Richard Groulx (Zéro Janvier), Maude (Sa-



La troupe de Starmania lors du lancement du disque, mercredi à la Place des arts.

Photo Jacques Grenier

dia), Norman Groulx (Johnny Rockfort), Marie Carmen (la serveuse automate) et Marc Gabriel (Roger Roger). Et Daniel Piché à la direction musicale.

**LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ**  
 POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE  
 CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

---

**le nouveau théâtre expérimental présente**

## UNE HISTOIRE QUI SE RÉPÈTE

une mise en scène de ALICE RONFARD

### QUATRE SOIRS SEULEMENT

les 4-5-6-7 février à 20h30

RÉSERVATIONS: 521-4191

espace libre, 1945 rue Fullum, Montréal

**les Grands concerts**

Mardi - Mercredi  
 3-4 février, 20h

WEBER Der Beherrscher der Geister, ouverture  
 TCHAIKOVSKY Concerto pour piano no 1  
 BRUCKNER Symphonie no 0 • Die Nultite

Billets: 26 \$ - 19 \$ - 13 \$ - 10 \$

Commanditaires:  
 le 3. La Prudentielle Compagnie d'Assurance Limitée  
 le 4. La Compagnie d'Assurance du Canada sur la vie

Si disponibles, 100 billets seront vendus à 6 \$ une heure avant le concert.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

**Jacques BERTIN**

du 29 au 31 janvier et du 3 au 7 février, à 20h00

Au Centre d'essai de l'Université de Montréal  
 2332, boul. Édouard-Montpetit (métro Snowdon ou Laurier, autobus 51)

Billet: 14\$ grand public 12\$ étudiants de l'U. de M.  
 Réservations: 343-7682

Billets en vente au Service d'animation culturelle de l'U. de M. et à la Librairie Flammarion, 4380, rue St-Denis (métro Mont-Royal)

Université de Montréal  
 Services aux étudiants  
 Service d'animation culturelle

**LE DEVOIR**  
 ciol 98.5 MF

# RADIO-MUSIQUE ■ RADIO-CULTURE ■ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

**Samedi 31 janvier 1987**

**12h00 Les Jeunes Artistes**  
 Pascal Giguère, vl.; Nathalie Giguère, vc.; et Claudine Giguère, alto. Trio en si bémol, D. 897 (Schubert); Dominique Simard, fl. et Marc Fournier, p.; «Joueurs de flûte» (Roussel); Pièce (Vivier); Suite (Godard).

**13h00 Des musiques en mémoire**  
 Anim. Elizabeth Gagnon.

**14h00 L'Opéra du Metropolitan**  
 «Manon Lescaut» (Puccini); Leona Mitchell (Manon Lescaut); Ermanno Mauro (des Grieux); Brian Schenayder (Lescaut); Italo Tajo (Geronte); chœur et orch. dir. Julius Rudel. Anim. Janine Paquet et Jean Deschamps.

**18h00 Mélodies**  
 Guy Lepage, bar. et Sylvain Doyon, p.; «Seve amiche» et «Alma del core» (Calderà); «Voici qu'un jour le chasseur»; «Ranson d'amour»; «La Jeune Fille à Pétales»; «Les Larmes»; «Le Vieux Don Juan»; «Le Rejeton»; «Mon cœur est un aigle»; «Les Mots d'amour»; et «Le Pinquon» (Daumas).

**18h30 Musique de table**  
 Extr. «Tants polonais», op. 74 (Chopin/Liszt); Adagio pour cordes (Barber); Concerto pour clarinette no 1 (Weber); 9 études, op. 25 (Chopin); Sonate pour violoncelle et piano, op. 38 (Brahms); extr. «L'Arlesienne» (Bizet/Rachmaninov); Anim. Jean-Paul Nollet.

**20h00 Orchestres américains**  
 Chœur et orch. symphonique de Chicago, dir. Margaret Hillis; Barbara Pearson, sop.; Donald Kasch, t. et Kurt Link, b.; «An American Oration» (Rorem); «Les Cloches», op. 35 (Rachmaninov).

**22h00 Les Musiciens par eux-mêmes**  
 Inv. Lorraine Vaillancourt, chef d'orchestre. Anim. Georges Nicholson.

**23h00 Jazz sur le vif**  
 Émission enregistrée au Festival international de Jazz de Montréal 1986. En vedette, Steve Lacy Sextet. Anim. Michel Benoit.

**Dimanche 1er février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Georges Nicholson.

**5h55 Méditation**  
 «La jeunesse actuelle» (Paul Dreyfus).

**6h00 La Grande Fugue**  
 Ire h., Suite en do pour luth (Weiss); Almaines et fantaisie (Coprario); Concerto à deux cor no 1 (Handel); 2e h., Sonate pour violon et clavier no 4, BWV 1017 (J.S. Bach); Suite en fa min. pour flûte et luth (Düppart); Sonates en pièces de clavecin (Cupertin); Symphonie en do, JC 7 (Sammartini); 3e h., Sonate pour hautbois, R. 53 (Vivaldi); Concerto en sol pour flûte (Pergolesi); Sonate pour violoncelle et piano, op. 102 no 2 (Beethoven); Anim. Gilles Dupuis.

**9h00 Musique sacrée**  
 «In exitu Israël» (Hama); Psaume 121 (Davies); Psaume 84 (Parr); Psaume 137 (Garrett); «He, Watching Over Israel» (Mendelssohn); Anim. Gilles Dupuis.

**10h00 Récital**  
 De Chocuttini; Marie Doré, vl. et Louise-Andrée Baril, p.

**10h30 Les Goutils réunis**  
 «Airs et dialogues» et Suite pour clarinette (Parcell); «Lachrimae Seven Teares» (Dowland); Anim. Michel Keable.

**11h30 Concert intime**  
 De Québec. Ens. Nouvelle-France ouvre l'œuvre, fl. et flûte, Lorraine Pouliot; viole de gambe, Nicole Trotter; vl. baroque, et Richard Paré, org.; «Suite Nouvelle-France» (archives du Séminaire de Québec); «La Paix du

«Eritana» pour piano (Albeniz); Dan-cerics (Leclerc/Benoit); Anim. Francine Moreau.

**9h00 Musique en fête**  
 Anniversaire de l'écrivain autrichien Hugo von Hofmannsthal. Prélude de «Der Rosenkavalier» (R. Strauss); «Süte bergamasque» (Debussy); Quatuor à cordes no 1, op. 4 (Zemlinsky); Sonate pour piano, op. 1 (Berg); «Intégrales» (Varèse); Concerto pour piano no 23, K. 488 (Mozart); 2e Monologues de Jedermann (Martin); 3e «Tonos humanos» (Hidalgo); Anim. Renée Laroche.

**11h30 Les Jeunes Artistes**  
 De Québec Jocelyne St-Hilaire, vc. et Louise Forand-Samson, p.; Sonate, op. 5 no 2 (Beethoven).

**12h00 Présent-musique**  
 Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

**13h00 Au gré de la fantaisie**  
 Concours-égrégé. Anim. Colette Mersy.

**18h00 Libre parcours**  
 Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

**18h30 Homo Ludens**  
 8e de 10 «Le jeu des interactions». Inv. Pierre-Paul Leduc (fêtes populaires); Robert Meilleur (Club olympiste); Marie-Anne St-Jean et Lucienne Aziz, travaux de danse dans un bar. Rech. et anim. Danielle Gauthier.

**17h00 Latitudes**  
 «L'histoire au quotidien» (en alternance avec «Aventure qui s'écrie»).

**17h30 L'air du soir**  
 Un bouquet des plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrémenter l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

**19h00 Musique de chambre et Concerts européens**  
 Concert de la saison internationale de l'U.E.R. London Sinfonietta, dir. Hans Werner Henze et Witold Lutoslawski; Sarah Leonard et Marie Slorach, sop.; Michael Collins, clar. et London Sinfonietta chorus; Cantate «Berg Beatus» et «Le Miracle de la rose» (Henze); «Chain 11» et 17 noels polonais (Lutoslawski); Anim. Michel Keable.

**21h30 Théâtre du lundi**  
 Ire partie, magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais. 2e partie: «Comme un reflet dans une fenêtre» d'André Jean. Musique originale de François Dupuis. Interprètes: Louis Fortin, Marie-Ginette Guay, René Massicotte, Michel Nadeau, René-Edgar Gilbert, Sylvie Auger et Guylaine Tremblay.

**23h00 Jazz-soliloque**  
 «The Sound of Silence» Stanley Jordan; «Bean and the Beans»; Ed Bickert; Lorne Lofsky; «It's Joe Zawinul»; «I Have You Met Miss Jones»; Tete Montoliu; «I Thought About You»; Rosemary Clooney; «Blues for Yesterday»; Nancy Harrow; «I Got That Feeling»; Albert Collins; «Dewey Square»; Jimmy Heath; «Embraceable You»; Bob Rockwell; Anim. Gilles Archambault.

**Mardi 3 février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 Anim. Monique Leblanc.

**5h55 Méditation**  
 «Tout cela parce que l'homme est libre» (Paul Dreyfus).

**6h00 Les Notes inégales**  
 Ire h., Extr. «Les Indes galantes» (Rameau); Concerto pour cordes no 2 (Hebbeln); 2e «Eglogue Idyllis» (G. Butcherworth); 3e h., 7 Improvisations pour piano (Massenet); Concertino pour clarinette, op. 26 (Weber); «Liebeslied» et «Liebesfrühe» (Kreisler); Concerto pour viole d'amour et luth, R. 540 (Vivaldi); 3e h., Ouv. «Colas Breugnot» (Kabalevsky); «Retour de printemps» (Monsizko); Symphonie en ré (W.F. Bach); Préludes, op. 13 nos 1 à 3 (Scriabine); ouv. «Le Songe d'une nuit d'été» (Mendelssohn); Anim. Francine Moreau.

**9h00 Musique en fête**  
 Musiciens à la plume: les écrits de Bela Bartok. Extr. «Esquisses hongroises»; «Danse roumaine» pour orchestre (Bartok); «Musique des collèges hongrois»; «Kossuth» (Bartok); «Rhapsodie hongroise» no 6 (Liszt); Danses traditionnelles yougoslaves; 4 chansons slovaques pour chœur et piano (Bartok); «Tzigane» pour violon et orch. (Ravel); Concerto pour piano no 2 (Bartok); Sérénade pour violon, alto et violoncelles, op. 10 (Dohnanyi); extr. 7 pièces pour chœur et petit orchestre (Bartok); Anim. Renée Laroche.

**11h30 Concert intime**  
 Dennis Prime, cl.; Steven Briant, vl. et Janet Scott-Ioyt, p.; Trio pour clarinette, violon et piano (Khatcharian); Suite pour clarinette, violon et piano (Milhaud).

**12h00 Présent-musique**  
 Anim. André Vigeant.

**13h00 Au gré de la fantaisie**  
 Concours-égrégé. Anim. Colette Mersy.

**18h00 Libre parcours**  
 Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

**18h30 Homo Ludens**  
 9e de 10 «Le jeu des interactions». Inv. Pierre-Paul Leduc (fêtes populaires); Robert Meilleur (Club olympiste); Marie-Anne St-Jean et Lucienne Aziz, travaux de danse dans un bar. Rech. et anim. Danielle Gauthier.

**17h00 Latitudes**  
 «L'histoire au quotidien» (en alternance avec «Aventure qui s'écrie»).

**17h30 L'air du soir**  
 Un bouquet des plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrémenter l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

**19h00 Musique de chambre et Concerts européens**  
 Concert de l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Hans-Martin Schneidt; Frank Peter Zimmermann, vl.; Concerto no 3, K. 216 (Mozart); Symphonie no 3 (Brahms); Anim. Michel Keable.

**21h30 En toutes lettres**  
 Magazine consacré à la littérature de chez nous. Chroniqueurs: Roch Poisson (fiction); Jérôme Daviault (essais); Robert Melançon (poésie); René Ferrier (reportage); «Les 7 heures mauses» de Robert Gurok; Lect. Yves Massicotte, Anim. Réjane Bouy.

**23h00 Jazz-soliloque**  
 «I Love You»; Art Blakey; «Love for Sale»; Stanley Cowell; «I Could Happen to You»; Eddie Lockjaw Davis/Harry Edison; «GCCC Blues»; Idris Muhammad; «We'll Be Together Again»; Archie Shepp/Michel Marre; «The Kid and The Brute»; Ben Webster; «Alabama»; Donald Harrison/Terence Blanchard; «Phantoms»; Kenny Barron; Anim. Gilles Archambault.

**Mercredi 4 février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 Anim. Pierre-Olivier Désilets.

**5h55 Méditation**  
 «Quand on a rencontré Dieu dans sa vie» (Paul Dreyfus).

**6h00 Les Notes inégales**  
 Ire h., Quintette pour piano et instr. à vent, K. 452 (Mozart); «The Earl of Essex» (Galliard); Danses en la min. pour piano (Brahms); 2e h., Sonate pour violon et clavier no 6, BWV 1019 (J.S. Bach); Symphonie en mi (Mysliveček); Canzone a 5 (Brade); Concerto no 2 pour 2 guitares (Haydn); 3e h., Extr. de «Mam'zell Angeli» (Leccocci); 4 danses anglaises pour trompette et harpe (Bull); «Mareppa» (Liszt); Concerto pour 2 hautbois, op. 7 no 11 (Albinoni); 2e Valses pour Pouchkine, op. 120 (Prokofiev); «Easy Winners» (Joplin); Anim. Francine Moreau.

**9h00 Musique en fête**  
 Anniversaire du poète français Jacques Prévert. «Parade» (Salie); «Une plaisanterie musicale»; K. 522 (Mozart); extr. «Boulettes» (Hahn); «Magnifiques II» (Auric); «L'Opéra des girafes» (Bonhomme); Chansons populaires sur des textes de Prévert. Anim. Renée Laroche.

**11h30 Récital d'orgue**  
 Christopher Jackson, orgue Casavant, église Saint-Marc de Montréal; Sonate no 6, op. 65 (Mendelssohn); extr. «Hommage à Frescobaldi» (Langlais); Choral «Herzlich tut mich verlangen» (Brahms).

**12h00 Présent-musique**  
 Anim. André Vigeant.

**13h00 Au gré de la fantaisie**  
 Concours-égrégé. Anim. Colette Mersy.

**18h00 Libre parcours**  
 Essais québécois non littéraires. Anim. Dorval Branelle.

**18h30 Jeux d'enfant**  
 2e de 22 Vulgarisation des résultats des recherches les plus récentes en psychologie appliquée de la jeunesse (de la naissance à 16 ans). Rech. et anim. Danielle Bidouane.

**17h00 Progrès et perspectives**  
 «Science, temps et devenir» (8e de 9); L'auto-organisation des processus économiques. Inv. Peter Allen. Prod. Radio France.

**17h30 L'air du soir**  
 Anim. Danielle Charbonneau.

**19h00 Musique de chambre et Concerts européens**  
 Festival Pro Musica antiqua de Brême. Ludger Lohmann et John Toll, civ.; «Suite anglaise» no 6, BWV 811, et «Suite française» no 3, BWV 814 (J.S. Bach); «Concert Musica Viva de la Radiodiffusion bavaroise. Orch. symphonique de la Radiodiffusion bavaroise, dir. Arturo Tamayo. «Soria»-1980 (Pagh-Paen); «Widerhall»-1985 (Engel); Anim. Michel Keable.

**21h30 La Fugale**  
 «La Main du diable au Lac St-Pierre»; récits fantastiques de Pierre-Yves Pépin (Ire de 5); «La Visite nocturne des amphibiens du jour des morts». Lect. Jean Marchand.

**23h00 Questions de notre temps**  
 De Matane. «La construction des bateaux» (dern. de 2).

**23h00 Jazz-soliloque**  
 «Raincheck»; John Colliani; «St. James Infirmary»; Dick Wellstood; «Jack's Place»; George Benson; «I Cover The Waterfront»; Jack Teagarden; «Black Coffee»; Lilian Terry; «Duke Ellington Medley»; Mel Tormé/Rob McConell; «So Long»; Lightnin' Hopkins; «Society Red»; et «Still Times»; Dexter Gordon; Anim. Gilles Archambault.

**Jeudi 5 février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 Anim. Pierre-Olivier Désilets.

**5h55 Méditation**  
 «La souffrance et la mort cessent d'être absurdes» (Paul Dreyfus).

**6h00 Les Notes inégales**  
 Ire h., «Jubilate Deo», SWV 262 (Schütz); Trio, op. 70 no 2 (Beethoven); «Prélude à l'après-midi d'un faune» (Debussy); 2e h., Concerto en sol pour 2 flûtes (Cimarosa); Duo pour violoncelles, op. 1 no 2 (Dupont); «Danse chinoise» (Nielsen); 2 études pour harpe (Bocha); extr. «Musique de table III» (Telemann); 3e h., «La Steinkerke» (Cuperin); «La Rocca el Fusso» (anon.); Symphonie no 12, K. 110 (Mozart); «Mélancolie» et «Scherzo-vals» pour piano (Chabrier); «Au pont-levis» op. 66 (Sibelius); Anim. Francine Moreau.

**9h00 Musique en fête**  
 Anniversaire du cinéaste François Truffaut. Anim. Renée Laroche.

**11h30 Récital**  
 De Québec. Violaine Marie Melançon, vl. et Seth Knopp, p.; Sonate, op. 12 no 1 (Beethoven); extr. «Pièces romantiques», op. 75 (Dvorak); 4 pièces, op. 7 (Weber).

**12h00 Présent-musique**  
 Anim. André Vigeant.

**13h00 Au gré de la fantaisie**  
 Concours-égrégé. Anim. Colette Mersy.

**18h00 Libre parcours**  
 Littérature étrangère. Anim. Gilles Archambault.

**18h30 Positions**  
 Réflexion sur la place des intellectuels dans la société. Inv. Guy Robert, ingénieur. Rech. Suzanne Robert. Anim. François Ricard.

**17h00 Libertés et pouvoirs de presse**  
 «La concentration de la presse: le rempart du statu quo». Inv. Jacques Keable, journaliste et auteur de «L'Information sous influences». Anim. Hélène Sarrazin et Luce Dion.

**17h30 L'air du soir**  
 Anim. Danielle Charbonneau.

**19h00 Musique de chambre**  
 Orchestre de chambre de Brême, dir. Raffi Armenian; Jane Coop, p.; «Le Bouef sur le toit», op. 58a (Milhaud); «Mouvement symphonique II» (Mouton); Concerto en sol (Ravel); «La Mer» (Debussy).

**22h00 Libre échange**  
 Charles Temerson s'entretient avec Tarak Ben Amar, producteur de films et président de Carthago.

**22h30 Visages de l'Europe de l'Est**  
 23e de 26 «L'Économie des pays de l'Est»; Rech. int. et prés. Charles Laroche et Daniel Boismenu.

**23h00 Jazz-soliloque**  
 «It's Only a Paper Moon» et «I'll Remember April»; Stéphane Grappelli; «Everything Happens To Me»; Art Pepper; «I See Your Face Before Me»; Hank Mobley; «Gold Coast»; John Coltrane/Wilbur Harden; «Body and Soul»; «Autumn in New York»; Ella Fitzgerald/Louis Armstrong; Anim. Gilles Archambault.

**Vendredi 6 février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 Anim. Pierre-Olivier Désilets.

**5h55 Méditation**  
 «La souffrance est une chose, le désespoir en est une autre» (Paul Dreyfus).

**6h00 Les Notes inégales**  
 Ire h., Suite no 1 (Forqueray); extr. «Shéhérazade» (Rimsky-Korsakov); Quatuor avec clarinette no 1, op. 2 (Cruzeil); 2e h., Danse et variations (Cabezon); Sinfonia en do (Albinoni); Balade, op. 19 (Fauré); Sonatine pour flûte et guitare, op. 205 (Castelnuovo-Tedesco); 3e h., Divertimento, K. 138 (Mozart); Duos, BWV 804 et BWV 905 (J.S. Bach); Concerto pour trompette (Graupner); Introduction et polonaise brillante, op. 3 (Chopin); «I Got Rhythms» (Gershwin); Anim. Francine Moreau.

**9h00 Musique en fête**  
 Anniversaire du pianiste Claudio Arrau. Préludes - 1er livre (Debussy); «Années de pèlerinage» - 3e année (Liszt); Concerto pour piano no 2, op. 83 (Brahms); Impromptu, D. 899 (Schubert); Sonate pour violon et piano no 5, op. 24 (Beethoven); «Exsultate, Jubilate», K. 165 (Mozart); Anim. Renée Laroche.

**11h30 Orchestre de chambre**  
 English Chamber Orchestra, dir. Murray Perahia, p.; Concerto no 3, K. 40, et Concerto no 4, K. 41 (Mozart) et «Concerto no 4, K. 41» (Mozart) et «Concerto no 4, K. 41» (Mozart).

**12h00 Présent-musique**  
 Anim. André Vigeant.

**13h00 Au gré de la fantaisie**  
 Stéphane Lécuyer, directrice de la Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, vient nous présenter la musique qu'elle aime. Anim. Gilles Dupuis.

**16h00 Libre parcours**  
 «Chronique de cinéma avec Richard Gav. Anim. Gilles Archambault.

**16h30 Vers la musique**  
 11e de 13 «Alban Berg»; Lect. Ronald France et Vincent Davy. Textes: Robert Racine.

**17h00 Documents**  
 «Écriture et régionalité: le fleuve imaginaire». Inv. Gerald Tremblay, poète et écrivain. Int. et narr. Jean Doyon. Rech. Nathalie Corneil.

**17h30 L'air du soir**  
 Anim. Danielle Charbonneau.

**18h00 Musique de chambre**  
 Anim. Michel Keable.

**20h00 Les Grands Concerts**  
 En direct de la Chapelle de la Maison-mère des Soeurs grises, angle Dorchester et Guy, Montréal. Le Livre vermeil de Montserrat: «O Virgo splendens»; «Stella splendens»; «Laudamus Virgine»; «Splendens septigera»; «Los sel goyvas»; «Uncti sumus»; «Polorum Regina»; «Mariam matrem»; «Imperatrix»; «Ad mortem festinamus»; Ensemble Anonymus (dir. Claude Bernatchez, perc. d'ulcriste, psalteson, viole à archet et voix; Marie-Louise Donald et Claire Gignac, fl.; Sylvain Bergeron, luth et oud; Sylvie Grenier, violon; Pierre Langevin, chalmères, fl. dulcimer à marteau, psalteson; Jean Lévesque, hautbois; Catherine Perrin, org. portatif) et Gilles La Cour, Edith Allaire, Gilles Brassard et Guy Ross, voix. Prés. Michel Keable. Les mélomanes qui désirent assister à ce Grand Concert gratuit n'ont qu'à se présenter à la Chapelle de la Maison-mère des Soeurs grises, angle Dorchester et Guy, Montréal. Les portes ouvriront à 19h00 et fermeront à 19h50.

**22h00 Magazine International des arts de la C.R.P.L.F.**  
 Anim. Louise Simard.

**22h30 L'énigme du féminin**  
 13e de 22 «La femme, la vérité et le féminisme selon Nietzsche». Inv. Christie V. McDonald, professeure à Emory University, Atlanta, Géorgie. Rech. texte et anim. Claude Lévesque.

**23h00 Jazz-soliloque**  
 «Blue Lester»; «I Don't Stand a Ghost a Chance With You»; Lester Young; «Variations on Alone Together»; Lee Konitz; «Willow Weep for Me»; Dexter Gordon; «Central Park West»; Woody Herman; «Loss»; Freddie Hubbard; «Vesterdays»; Billie Holiday; Anim. Gilles Archambault.

**Samedi 7 février 1987**

**0h00 Musiques de nuit**  
 Anim. Georges Nicholson.

**5h55 Méditation**  
 «Dieu est amour et pardon» (Paul Dreyfus).

**6h00 La Grande Fugue**  
 Ire h., Œuvre de Beethoven et Cimarosa; 2e h., J.S. Bach, Handel, Couperin, Bottesini et Telemann; 3e h., Concerto en ré min. pour flûtes et cordes (C.P.E. Bach); Divertimento no 1 (Haydn); «Pavan Delight & Galliard»; et «My Lady Nevill's Ground» (Byrd); 4e h., Ouv. «Les Noces de Figueur» (Mozart); extr. Suite no 2 pour 2 violoncelles (Offenbach); Toccata BWV 911 (J.S. Bach); Concerto pour violon, op. X no 4 (Leclair); extr. Les Noces de Figueur (Mozart); Anim. Gilles Dupuis.

**10h00 Chronique du disque**  
 Inv. Ginette Bellavance, compositeur, et Gilles Potvin, critique et collaborateur au Devoir. Anim. Normand Séguin.

• Émission culturelle

# LE DEVOIR CULTUREL

## Melvin Charney chez René Blouin Venise n'est pas en Italie

**EXPOSITIONS**  
GILLES DAIGNEAULT

COMME S'IL était convaincu qu'une galerie d'art contemporain — et spécialement le loft très new-yorkais de René Blouin — est avant tout un espace imaginaire, un espace dépaycé, dans lequel on peut déposer des objets également

imaginaires ou dépaycés, Melvin Charney a rapatrié l'étrange construction qu'il présentait, l'été dernier, à la Biennale de Venise (la ville imaginaire par excellence) pour en faire le noyau de sa première exposition dans une galerie montréalaise. C'est dire qu'on ne doit pas chercher ici, dans l'entourage physique de cette architecture aussi polysémique qu'inutile, des points de repère qui en justifient la matière ou la

configuration, comme on le fait généralement pour les monuments extérieurs de Charney. Au contraire, cette « galère », chargée de souvenirs de Venise et d'une foule de symboles, n'est visiblement que de passage dans la galerie pour y proposer quelques réflexions et intuitions sur les villes disparues ou imaginaires, sur les utopies architecturales.

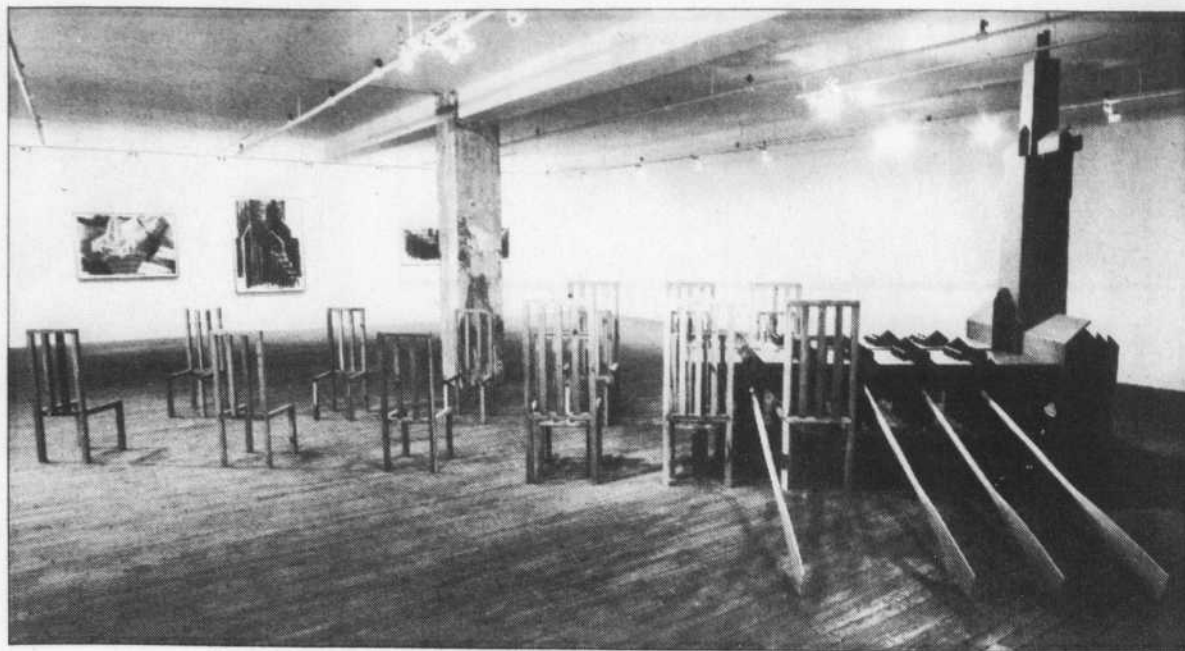
Les choses se passent donc beaucoup dans la tête, celle de Charney et des visiteurs, et ceux-ci ne doivent surtout pas résister à toutes les suggestions de cette construction vénitienne qui n'en finit plus de se métamorphoser en table (mais ce serait celle du *Banquet* de Platon), en bateau (mais il serait assez grand pour contenir tout un complexe urbain), en cathédrale, etc. Et chaque avatar de l'oeuvre laisse des traces visibles de sorte que les connotations se bousculent dans l'esprit du spectateur de bonne foi. Le mieux est de se mettre à table, dans tous les sens du mot.

Conformément aux habitudes de l'artiste, de magnifiques dessins accompagnent la sculpture, mais il ne s'agit pas d'esquisses préparatoires. On pense plutôt à toute une scénographie de ce théâtre vénitien, à des visions manifestement postérieures à l'objet tridimensionnel et qui en soulignent quelques dérivés. Comme si Charney dessinait avec ses outils avant de construire ses dessins. Une exposition qui demande un peu de temps qu'on a d'ailleurs très envie de lui consacrer. (Au 372, rue Sainte-Catherine ouest, jusqu'au 26 février.)

Chez Don Stewart (2148, rue Mackay), un très impressionnant corpus d'une trentaine d'oeuvres québécoises datant de 1946 à 1966 fait revivre notre grande période de l'art abstrait, et d'une manière d'autant plus émouvante qu'elles se retrouvent dans le quartier même où elles ont connu leur première heure de gloire. Réunies autour d'un exemplaire du *Refus global* et de deux sculptures colorées de François Sullivan, des toiles et des oeuvres sur papier des signataires du manifeste (Barbeau, Borduas, Ferron, Gauvreau et Riopelle) sont juxtaposées intelligemment à diverses propositions post-automatistes, qu'il s'agisse de travaux géométriques (Gaucher, Mollinari ou Toupin) ou d'une spontanéité plus ordonnée (Ulysse Comtois, Charles Gagnon ou McEwen).

Il est également savoureux — et, parfois, cela rend le visiteur nostalgique ! — de revoir les anciennes manières d'Alley, Letendre, Maltais et, bien sûr, de Molinari. Bref, il s'agit d'un cadeau pour les « vieux » amateurs d'art québécois, et qui sera sûrement une révélation à plus d'un titre pour les plus jeunes qui n'ont guère accès aujourd'hui aux collections permanentes des musées. (Jusqu'au 14 février.)

Dernier week-end pour visiter « Vancouver now », l'importante exposition de la conservatrice Manon Blanchette qui se répartit dans six centres d'artistes montréalais (Ar-



Melvin Charney, *A Construction in Venice, Part 2* (1987).

Photo Louis Lusier

ticule, Dazibao, Oboro, Optica, Powerhouse et Skol), un éclatement qui prive forcément la manifestation d'une part de son efficacité. Reste que la sélection de la nouvelle conservatrice en chef du MAC, résolument éclectique, rend bien compte de l'absence de tendance esthétique dominante dans la région des Rocheuses, et qu'elle comporte quelques temps forts, notamment la tumultueuse installation de Joey Morgan chez Optica. À première vue, on a aussi l'impression que les recherches photographiques vancouveriennes présentent plus d'intérêt que la peinture ou la sculpture.

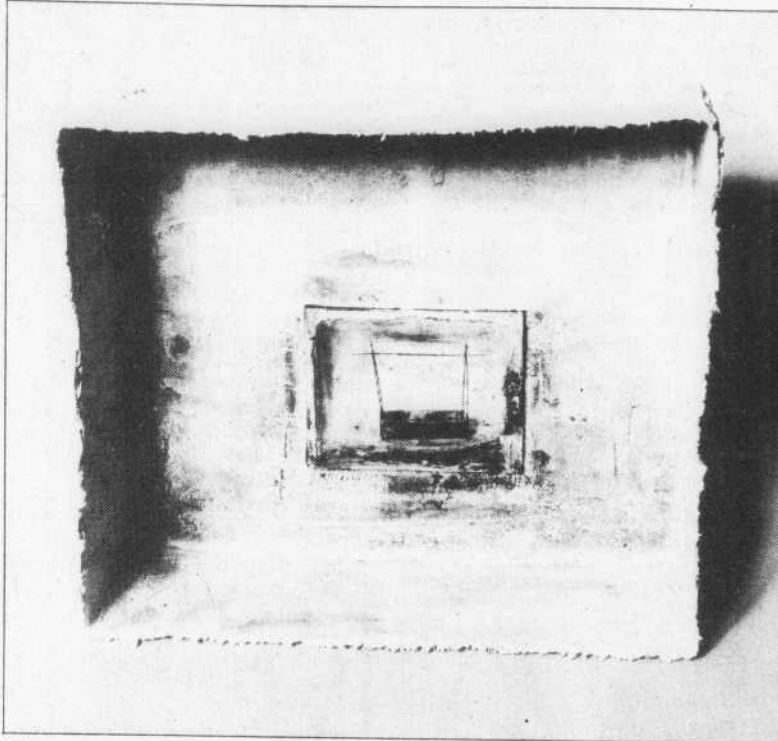
À la galerie Noctuelle (307, rue Sainte-Catherine ouest), l'exposition conjointe, d'un charme discret, de Jack Butler et de Marie Fréchette mérite un regard attentif. La « Suite parisienne » du premier comprend plus d'une centaine de dessins de formats, techniques et styles variés —

et disposés de la manière apparemment la plus anarchique — qui finissent par constituer un seul dessin gigantesque empruntant comme support l'ensemble des murs de la grande salle. Une réflexion très personnelle sur l'histoire du dessin et sur la pratique de l'appropriation. Dans la petite salle, les « Méta-lieux revisités » de Marie Fréchette, qui « émettent sur ondes courtes » (comme l'écrit joliment l'artiste), exercent une séduction certaine même si l'on sait de plus en plus que le seul fait de disposer des objets connotés dans des boîtes colorées produit presque inmanquablement l'effet. (Les deux expositions se terminent aujourd'hui.)

Chez Marcel Pelletier (4012, rue Drolet), les passionnés de l'univers d'Alain Grandbois en découvriront une reformulation graphique et colorée dans un choix de dessins du poète qui conserve une bonne part

de la sensualité de son écriture. Avec un peu de travail, il est probable que Grandbois aurait été beaucoup plus qu'un peintre du dimanche. (Jusqu'au 15 février.)

Finalement, à la galerie de l'UQAM (1400, rue Berri, salle J-R120), l'exposition intitulée « L'estampe japonaise contemporaine, 1950-1983 » n'est guère impressionnante dans l'ensemble. Certes, il n'est pas commode de rendre significatif un accrochage de 80 planches d'une quarantaine d'artistes dont l'oeuvre est souvent mal connue en Occident, mais on s'attend à beaucoup plus de la part d'un pays jouissant d'une aussi grande tradition graphique, en tout cas à autre chose qu'une habileté technique certaine. Sans être chauvin, je crois qu'une sélection des meilleures estampes québécoises des 25 dernières années aurait une autre tenue. (Jusqu'au 15 février.)



Marie Fréchette, *Le Méta-lieu de jour de grand vent* (détail, 1984-86), à la galerie Noctuelle.

## Trombone sur canevas

WINDSOR, Ontario (PC) — Un policier de Windsor a été suspendu et aura peut-être à répondre d'une accusation criminelle après avoir innocemment dirigé à l'aide d'une bande élastique un trombone en direction d'une peinture de A.J. Casson, membre du groupe des Sept.

Le projectile, a-t-on découvert lundi, a fait un petit trou dans l'oeu-

vre évaluée à environ \$15,000. C'est le musée des Beaux-Arts de Windsor qui avait prêté la toile au service de police, a confirmé le conservateur du musée, Ted Fraser.

L'inspecteur Bob McGhee a confirmé qu'en accord avec la Loi de la police d'Ontario, un policier dont il a refusé de dévoiler le nom avait été accusé d'inconduite.

La police n'avait pas encore décidé si l'agent serait accusé en vertu du code pénal. Il serait alors possible qu'il ait à répondre d'une accusation de méfait avec dommages supérieurs à \$1,000.

L'artiste A.J. Casson avait offert la toile, *In the Cloche Hills*, au musée de Windsor en 1978. Ce dernier a prêté plus de 30 toiles au service de police local.

Selon le conservateur, il en coûtera de \$200 à \$500 pour restaurer le léger dommage à l'oeuvre.

Le policier coupable comparaitra lundi prochain devant un comité interne de la police, a indiqué l'inspecteur McGhee. S'il était jugé coupable, il pourrait être simplement réprimandé ou carrément congédié.

**L'ALCOOL AU VOLANT**  
*C'est criminel*  
QU'ON SE LE DISE  
Un appui de votre gouverneur à la campagne de la Régie de l'assurance automobile du Québec

**1987 ALCAN**

### CONFÉRENCES SUR L'ARCHITECTURE

Cette 13<sup>ème</sup> série annuelle demeure une importante tribune pour l'architecture moderne. Ces conférences, parrainées par Alcan, intéresseront aussi bien les professionnels que le grand public.

Elles auront lieu à 18 h à l'auditorium H. Noel Fieldhouse de l'université McGill.

3 février	Donald McKay	Vision périphérique
10 février	Michael Rotondi	Le travail de la morphose, au présent et au passé
17 février	Michael Sorkin	Le cadavre exquis
24 février	Jean-Louis Cohen	Le Corbusier et les éés Enig de Paris
3 mars	Jean Nouvel	Dernier projet et dernières réalisations
10 mars	Thomas Beebe	Wright & le paysage: une interprétation mythique
17 mars	Philippe Robert	Architecture comme Palimpseste: Exemple de reconversion d'édifices existants, en France
24 mars	Mary McLeod	Architecture et révolution: Les politiques de Le Corbusier - 1928-43
31 mars	Kurt Foster	L'immeuble Improptu: L'architecture d'improvisation de Frank Gehry
6 avril	John Harris	La découverte des jardins portugais de la Renaissance

On peut se procurer les affiches du programme de conférences Alcan 1987 sur l'architecture à la réception de la Maison Alcan.

**ALCAN**

## SPLENDEURS DU VATICAN



Pietro Berrettini, dit Pierre de Cortone (*Carton* 1596-Rome 1669) *La Vision de saint François*. Huile sur toile, 227 x 151 cm. (Musée des beaux-arts de Montréal)

### CHEFS-D'OEUVRE DE L'ART BAROQUE DU 19 DÉCEMBRE 1986 AU 15 FÉVRIER 1987

Une occasion unique! Un gage de reconnaissance de Sa Sainteté le pape Jean-Paul II à la suite de sa visite au Canada.

Découvrez la splendeur de trésors artistiques dont la plupart n'étaient jamais encore sortis du Vatican. Des toiles, sculptures, tapisseries, médailles, vêtements sacerdotaux réalisés par les plus grands maîtres du baroque italien pour la décoration des églises au XVII<sup>e</sup> siècle. Une exposition à voir à tout prix!

L'exposition *Splendeurs du Vatican: chefs-d'oeuvre de l'art baroque* a été organisée par le Musée des beaux-arts du Canada de concert avec les Musées et la Bibliothèque du Vatican, avec le concours du Musée des beaux-arts de l'Ontario (Toronto) et la participation de la Vancouver Art Gallery et du Musée des beaux-arts de Montréal.

Elle est présentée grâce à la générosité de Northern Telecom Limitée et Alitalia et à l'appui financier du gouvernement canadien.



Billets en vente au Musée renseignements: (514) 285-1600 aux comptoirs Ticketron, renseignements: (514) 288-3651

Teletron, service de ventes par téléphone, accepte les réservations réglées par cartes de crédit. Renseignements: (514) 288-2525

Heures d'ouverture: du mardi au dimanche, de 11 h à 17 h et le jeudi, jusqu'à 21 h. Dernière visite: une heure avant la fermeture.

### MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

**Exposition**  
Cabinet des dessins et estampes  
Dessins et estampes de l'époque baroque  
Jusqu'au 15 février

**Activités éducatives**  
Visites commentées de l'exposition  
Splendeurs du Vatican  
Tous les dimanches à 11 h 30 et 13 h 30

**Concert**  
Le 6 février à 20 h  
Musique italienne du XVII<sup>e</sup> siècle par le Studio de Musique Ancienne de Montréal  
Auditorium - entrée niveau rue  
Billets: 8\$, 5\$

**Films**  
Programme de films sur l'art japonais  
Le dimanche 1<sup>er</sup> février à 13 h 30 et 15 h 30 et le jeudi 5 février à 18 h

**Opéra**  
Les 7 et 8 février 1987 à 20 h  
Opéra ORFEO de Monteverdi  
Église Erskine and American United Church (angle de la rue Sherbrooke et avenue du Musée)

Billets: 14\$, 12\$  
En vente maintenant au Musée et aux comptoirs Ticketron  
Renseignements: 285-1600  
Présenté grâce à la générosité de Northern Telecom et de l'Institut culturel italien

# LE DEVOIR CULTUREL



## HUMEURS

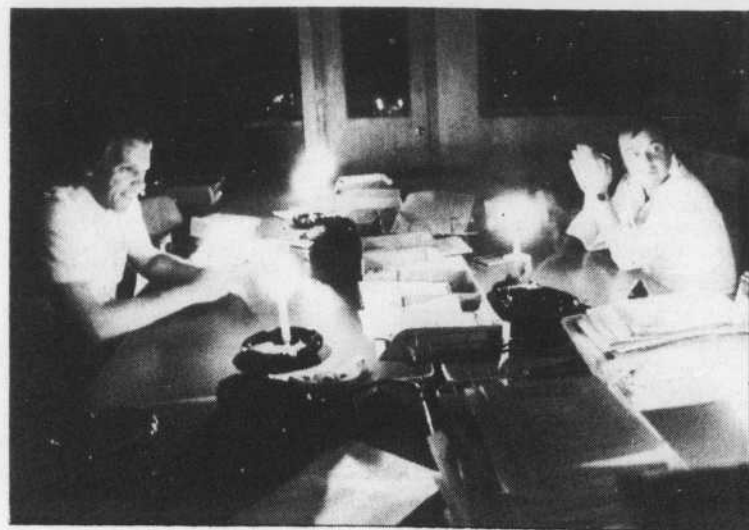
NATHALIE PETROWSKI

L'ÉLECTRICITÉ, moi je n'y comprends rien de rien. Il n'empêche que je suis incapable de m'en passer. Je suis probablement comme vous tous : une junkie de l'électricité. L'électricité, dans ma vie, c'est comme l'eau dans *Manon des sources*. Quand elle est là, on la tient pour acquise. Quand elle disparaît, on se rend compte à quel point on y tenait. De banale qu'elle était, elle devient subitement vitale, viscérale, essentielle, irremplaçable...

Enlevez-moi ma dose quotidienne d'électricité et je deviens folle. Littéralement. Je perds le nord, je perds la tête, je perds ma raison d'être et ma raison d'état. Je tourne en rond dans mon appartement, le cœur cardiaque, les mains moites d'anticipation, l'œil torve rivé au commutateur refroidi. Quand la panne se prolonge, je me mets à pleurer des larmes amères devant le four éteint où agonise mon gigot. Je fixe la télé, prête à tout pardonner, même à Réal Giguère. J'implore mon ordi-

nateur de sortir des limbes et de m'apporter ne serait-ce qu'un pica de chaleur cathodique. Je fouille désespérément mes tiroirs à la recherche d'un calmant. Je ne trouve, en général, qu'un bout de chandelle usé, rabouquiné, qui éclaire de sa faible lueur mon visage convulsé. Bref, lorsque je suis en manque d'électricité, je ne me possède plus.

Vous comprendrez pourquoi la semaine qui vient de s'écouler m'a été affreusement pénible. L'électricité s'est faite aussi rare qu'un *pusher* qui se pousse sans laisser d'adresse. Il y a eu une première panne, samedi soir dernier, puis des pannes intermittentes qui ont complètement détraqué mes horloges et mon répondeur. Une nouvelle panne, mercredi soir, est venue perturber la fabrication du journal. Les journalistes ont bien essayé d'imiter le Pierrot de la chanson. Comme ils avaient perdu leur plume, ils ont essayé d'écrire avec leur chandelle. Rien n'y fit. On ne remplace pas l'électricité au pied levé.



Lueur de tombée.

A force de vivre dans le manque, j'ai commencé à me poser de sérieuses questions sur mon intoxication et sur la nécessité impérieuse d'une cure. Dans mes réflexions philosophiques, j'ai voulu remonter à la source et comprendre pourquoi j'étais devenue une *junkie* de l'électricité. Était-ce par goût ou par conditionnement ? Et s'il y avait conditionnement, qui était responsable ? Edison ou Jean Lesage ?

J'ai opté pour Jean Lesage. C'est lui, après tout, qui a injecté le poison dans nos veines en nous promettant les clés du royaume si

## La grande noirceur

l'os. Charlebois, toujours à la remorque de leurs manigances, a donné le ton en se « branchant » après Charlebois le déluge.

À cause de l'électricité, nous nous sommes sentis maîtres chez nous. L'électricité a été promue au rang de trésor national et le peuple électrisé s'est pris au jeu. Nous avons rééquipé nos maisons, nos appartements, nos granges, nos cabanes au Canada, en vouant un culte indu à l'électricité. Puis nous nous sommes mis à manufacturer, à vendre, à exporter notre trésor national tant et si bien que nous avons réussi, non seulement à suivre le courant mais à le devancer.

C'est bien beau tout cela, mais j'aimerais savoir à quoi cela nous a servi ? À quoi bon être un champion chez les autres, quand nous sommes des perdants sans électricité chez nous ? À quoi bon avoir de l'électricité à revendre quand, à la moindre peccadille — quelques flocons de neige, une petite brise, un coup de froid — nous sommes plongés dans l'obscurité, pour ne pas dire la grande noirceur ? À quoi bon former des ingénieurs et des experts, quand la réceptionniste à l'Hydro-Québec ne sait jamais ce qui se passe et répond également à tous les interlocuteurs que les gars

sont en train de changer un câble...

Pour moi, il y a anguille sous roche. Ces pannes répétées ne sont ni le fruit du hasard, ni le produit d'un hiver sans pays. Pour moi, les pannes d'électricité relèvent du complot, du coup monté. L'histoire de *Manon des sources* se répète. Manon n'a jamais prétexté un changement de câble. Elle est tout simplement remontée à la source et elle l'a bouchée. Je soupçonne qu'un sinistre individu de l'Hydro-Québec a vu le film et s'en est inspiré. Le premier ministre n'est probablement pas au courant, encore qu'on ne sait jamais avec lui.

À bien y penser, la panne d'électricité est peut-être une habile stratégie politique. En effet, je ne peux pas voir de meilleur moyen pour calmer les esprits échauffés, pour détourner et neutraliser les débats. Une bonne panne d'électricité, ça vous remet les deux pieds sur terre et ça vous coupe toute envie de contester les programmes politiques. Une bonne panne d'électricité, ça vous fait revenir aux sources. Manon en sait quelque chose. Parait qu'ils songent à l'engager à l'Hydro-Québec. D'une main, elle répondra au téléphone et de l'autre, lorsque la soupe sera trop chaude, elle appuiera sur la manette.

## Arcimboldo au palazzo Grassi

### ■ Qui donc a dit que les politiciens sont des poires ?

VIVIANE DUTAUT

ROME (AFP) — Un nez en forme de poire, des pommes pour joues, un oursin au menton et des courgettes au cou : ainsi peignait au XVI<sup>e</sup> siècle, pour représenter les empereurs, le mystérieux Arcimboldo (ou Arcimboldi), qui est, après quatre siècles d'un demi-oubli, la révélation d'une grande exposition organisée à Rome et qui ouvrira à Venise, au palazzo Grassi, dans quelques jours.

Réalisée et présentée à Rome par Pontus Hulten, ancien directeur du Centre d'art et de culture Georges Pompidou à Paris (Beaubourg), avec la collaboration de Yasha David, commissaire des expositions au même centre, l'exposition balaise plusieurs siècles d'« atomisation » et de « restructuration » du visage humain, de Léonard de Vinci à Picasso, Marcel Duchamp ou Andy Warhol.

La rétrospective succède à la grande exposition sur le futurisme (« Futurismo Futurismi ») qui avait marqué avec éclat, en mai dernier, l'entrée culturelle de Fiat à Venise, dans ce palazzo Grassi que la grande

firme automobile italienne avait restauré à grands frais et en un temps record (moins de deux ans).

Milanaise, Giuseppe Arcimboldo naît en 1527, l'année de la mise à sac de Rome par les lansquenets de Charles Quint, qui marque la fin de la « Renaissance heureuse ».

Pionnier d'une étrange « récréation » du visage par des éléments naturels, Arcimboldo, après avoir travaillé au Duomo de Milan, est appelé en 1562 par les Habsbourg à Vienne, pour y remplacer le portraitiste Jacob Seisenegger, devenu aveugle. Il y travaillera tour à tour pour les empereurs Maximilien II puis Rodolphe II : peintre, mais aussi organisateur de fêtes, tournois, mises en scène, cérémonies de mariage, en plein cœur de l'Europe.

Après un séjour à Prague, Arcimboldo, comblé d'honneurs et d'argent, revient à Milan, en 1587. Il y meurt en 1593. Un chanoine romain de Saint-Jean-de-Latran louera en lui un « très ingénieux peintre fantastique » qui anticipe à lui seul une autre période de crise et de « destruction », le XX<sup>e</sup> siècle, cubistes, dadaïstes et surréalistes inclus.

« Il y avait vingt ans que j'avais

envie de faire une exposition sur Arcimboldo », a expliqué Pontus Hulten, en soulignant la rareté de ses oeuvres. On ne conserve, en effet, que 13 tableaux originaux, 14 répliques de la main de l'artiste, rassemblés pour la première fois, et 165 dessins, prêtés notamment par de nombreux musées et galeries (de Vienne, Prague, Florence, Madrid, le Louvre, Boston, Stockholm). Les Suédois avaient emporté une partie des oeuvres après le sac de Prague en 1648.

L'exposition Arcimboldo, qui sera inaugurée à Venise le 14 février, rassemblera au total quelque 300 oeuvres de 120 artistes, et une centaine de manuscrits, objets et témoignages divers sur l'artiste.

Elle se déroulera sur deux plans, a précisé M. Hulten : une première partie allant de 1500 à 1650 — de l'« oeil » de Léonard de Vinci, révélant un autre oeil géant puis un oeil d'enfant, aux successeurs d'Arcimboldo et aux paysages anthropomorphes. La seconde partie est consacrée à la résurrection discrète d'Arcimboldo sous la houlette de Picasso ou de Dali : le temps de la rupture amorcée par Nietzsche, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.



Giuseppe Arcimboldo, L'Hiver (1569).

Editions Aimery Somogy, Paris

## RECTIFICATIF L'école de cinéma

Contrairement à ce qui était indiqué dans mon article paru samedi dernier, à savoir qu'il n'existerait pas de baccalauréat complet en cinéma au Québec, on me signale que l'université Concordia offre un bac en production de cinéma : la spécialisation de 66 crédits et la majeure de 48 crédits. Chaque programme en production comprend trois années de production, ainsi que plusieurs cours de métiers, tels le montage, la scénarisation, etc. — N.P.

## Hardes rock

LONDRES (AP) — Un costume de laine peignée gris avec un col de velour noir ayant appartenu à Paul McCartney a été vendu à un collectionneur britannique pour 2,000 livres (près de \$ 4,000 can), a-t-on annoncé à la salle des ventes Phillips.

L'ancien Beatle avait porté sur scène ce costume, fait en 1965 pour la somme d'environ 50 livres (environ \$ 100 d'alors).

## NDLR

Comme ces dernières semaines, on trouvera dans le cahier PASSE-PORT (pages C-7 et C-8) les textes de nos collaborateurs en cinéma, Francine Laurendeau et Marcel Jean.

Soyez enfin libéré

Cessez de fumer



## FRANCINE SIMONIN

LES CHAISES

du 11 février au 8 mars

Vernissage jeudi 12 février à 19h

DU MERCREDI AU DIMANCHE 12 H À 18 H

GALERIE 13

3772, RUE SAINT-DENIS MONTRÉAL, QC H2W 2M1 (514) 288-5003

## La PdA est millionnaire

EN 1986, la Place des arts a connu une hausse de plus de 100,000 entrées payantes par rapport à 1985 dans ses trois grandes salles (Wilfrid-Pelletier, Maison-Neuve, Port-Royal) et au Café de la Place.

De janvier à décembre, il y a eu 979,596 spectateurs contre 875,231 l'année d'avant, soit une hausse de 11,9%. Ils ont assisté à 914 représentations contre 811 en 1985, soit 12,7% de plus.

Directeur général de la PdA depuis janvier 1986, Guy Morin a souligné, jeudi, qu'en ajoutant le public de spectacles à prix modique (\$ 1,50, \$ 1,75) comme « Sons et bricoches », « Concerts-Plus » et « Concerts-Midi », nous avons nettement franchi le cap du million.

Le complexe culturel du centre-ville n'avait pas connu ce achalandage depuis les années 1970; ces résultats surviennent après cinq années de diminution constante du nombre d'entrées et de représentations.

M. Morin attribue la progression avant tout aux festivals de jazz (huit spectacles en juin-juillet) et de cinéma (projections dans deux salles en août) ainsi qu'au programme du temps des Fêtes (*Casse-Noisette*, *Le*

*Seigneur des anneaux*, *Pierre et le loup*) qui a totalisé plus de 48,000 entrées.

Afficher des spectacles pour la jeunesse dans les trois salles à la fois était un risque qui s'est avéré payant, a dit M. Morin : « Il faudra reprendre ce concept en décembre prochain.

« Le dynamisme, les risques pris par les producteurs et imprésarios y sont aussi pour beaucoup. L'industrie a subi une baisse il y a cinq ans, maintenant elle est en remontée. »

Les producteurs ont, par ailleurs, bénéficié en 1986 d'un gel du loyer des salles; en juin, juillet, août, la PdA a consenti un rabais de 20%. Le conseil d'administration décidera d'ici à la mi-février s'il y aura des hausses pour la rentrée de septembre.

La direction souhaite vivement que le Festival international de jazz de Montréal occupe cette année deux salles au lieu d'une (Wilfrid-Pelletier).

Plaçant le prix moyen du billet à \$ 20 et donc les revenus à \$ 20 millions, M. Morin a tenu à dire que cela signifiait pour la Ville de Montréal une entrée de \$ 1,8 million au titre de la taxe d'amusement en 1986.

## Madonna, Bruce et les pirates

CANNES (AFP) — Madonna, Bruce Springsteen et Dire Straits : tel est le tiercé dans l'ordre des cibles favorites des pirates du son. Le chiffre d'affaires de cette industrie à l'échelon mondial est évalué aujourd'hui à un milliard de dollars.

La piraterie sonore a été un des thèmes principaux des professionnels rassemblés à Cannes à l'occasion du 21<sup>e</sup> Midem (Marché international du disque et des éditions musicales), à un moment où l'industrie du disque (renforcée aujourd'hui par celle du disque compact) a du mal à sortir d'une crise entamée il y a dix ans.

Plus que jamais, la bataille contre cette pratique est à l'ordre du jour. La piraterie du son, c'est surtout celle des cassettes : n'exigeant qu'un équipement léger, relativement bon marché, la contrefaçon des cassettes est d'un meilleur rapport que celle du disque de vinyle. Selon l'organisation internationale chargée de représenter l'industrie de l'enregistrement, l'IFPI (International Federation of Phonograms and Videograms Industries), 540 millions de 33-tours et de cassettes pirates auraient été vendus en 1984, ce qui équivaut à un re-

venu de plus d'un milliard de dollars.

Dans la Communauté européenne relativement épargnée, ce marché représenterait environ \$ 100 millions.

Le produit pirate se divise en trois catégories : la contrefaçon (la représentation de l'enregistrement reproduit à la lettre l'original, jusqu'à la marque de la maison de disque), le pirate proprement dit (qui n'essaie pas d'imiter l'emballage original) et le « bootleg » (concert enregistré sans autorisation), une forme très prisée des *fans de rock* qui se disputent ainsi des Bob Dylan ou des Rolling Stones « inédits ».

Les artistes internationaux sont évidemment la cible privilégiée des pirates. Que ce soit à Singapour, Athènes, ou Lisbonne, le *hit-parade* de la piraterie épouse fidèlement celui du marché officiel : Madonna, Springsteen, Julio Iglesias, Phil Collins, David Bowie, Stevie Wonder.

## TOM WESSELMANN

email sur coupe au laser «dessins d'acier» du 5 février au 7 mars '87

GALERIE *esperanza*

DU MARDI AU SAMEDI 11H-17H30 OUVERT LES JEUDIS JUSQU'À 20H 2144 Mackay, Montréal. Tél. (514)933-6455

## GALERIE DANIEL

2159 rue Mackay, Montréal (514) 844-4434 1442 ouest, rue Sherbrooke (1<sup>er</sup> étage)

*Sculpture 87*

du 5 au 28 février

Nous remercions le ministère des affaires culturelles du Québec pour sa participation.



PHOTO PAR A. CASASOLA

## LE MONDE DE AGUSTIN VICTOR CASASOLA MEXICO: 1900-1938

JOAN ALMOND JÉRUSALEM: LE RASSEMBLEMENT DES NATIONS

Jusqu'au 26 février

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

5170, Chemin de la Côte Sainte-Catherine YM-YWHA & NHS

Tél.: 739-2301

Heures: lundi au jeudi 9h - 21h — vendredi 9h - 14h30 — dimanche 10h - 17h

LE CLUB DES ARTS

Aquarelles récentes Dessins à l'encre

MARGO IRVING

Vernissage: mercredi 4 février à 19h30

Ouvert: Jeudi 11h à 20h

Vendredi et samedi 11h à 17h

1410 rue Guy, Suite 15 (coin Ste-Catherine)

Tél.: (514) 933-6405

MILTON AVERY

oeuvres importantes

du 5 au 26 février

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 rue Sherbrooke Ouest

934-0413 — 933-3653

fermé le dimanche et lundi